



CARMEL VIVANT

Mgr André COMBES

**INTRODUCTION À LA SPIRITUALITÉ
DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS**

Éditions  du Carmel

Mgr André COMBES

INTRODUCTION À LA SPIRITUALITÉ DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Un ouvrage de référence pour découvrir
la profondeur spirituelle de la voie d'enfance

Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus meurt en 1897, laissant derrière elle, entre autres trois Manuscrits autobiographiques. Publiés par sa sœur alors Prieure sous le titre *Histoire d'une âme*, ces textes sont rapidement réédités, traduits et diffusés dans de nombreux pays, répandant la spiritualité de celle qui sera canonisée en 1925.

Il faut attendre les années 40 pour que le Chanoine A. Combes aborde ces textes avec toute la méthode scientifique de l'historien et du théologien, s'appuyant sur les archives et l'étude rigoureuse de l'histoire chronologique de la Sainte. Il s'inscrit alors en véritable premier théoricien de la spiritualité thérésienne, loin de l'hagiographie populaire et idéalisée. En discernant les étapes spirituelles dans la vie de Thérèse, il met en évidence leur sens et la portée toute doctrinale de sa pensée. Il en est le premier « découvreur » et le promoteur, intuition prophétique avant le doctorat de Thérèse en 1997. La compréhension actuelle sur la spiritualité de Thérèse est redevable de ce travail précurseur, source incontournable pour ceux qui veulent entrer dans la pensée et l'expérience de la Sainte de Lisieux.

Spécialiste de sainte Thérèse, Mgr André Combes (1899-1969), ordonné prêtre en 1924, chanoine honoraire de Saint-Jean de Latran en 1963, est historien de la théologie et de la spiritualité. Directeur scientifique au CNRS, professeur à l'Université pontificale du Latran (à partir de 1958), membre de l'Académie pontificale de théologie, il est expert au Concile Vatican II. La Mère Agnès de Jésus le qualifiait de Doctor teresianissimus. Il a composé plusieurs ouvrages sur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus à partir des sources manuscrites inédites alors.

COLLECTION CARMEL VIVANT

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'eut qu'à paraître en nos rues et en nos sanctuaires pour que le peuple de Paris, par centaines de milliers, livrât à la nouvelle patronne de la France, en des colloques silencieux où l'on sentait vibrer la plus émouvante ferveur, l'âme de sa capitale. La leçon du 30 septembre 1897, la voilà : à tels sacrifices, telles victoires. Même au XX^e siècle, les âmes ne se conquièrent que par la Croix⁴.

*

C'est à la lumière de faits si pleins de sens et lourds de tant de promesses que la France et l'Église entière vont célébrer le cinquantenaire d'une mort qui n'est plus seulement consolée par de divines espérances, mais irradiée de fulgurantes certitudes. 1947 multipliera cérémonies et panégyriques. Les orateurs sacrés rivaliseront d'éloquence et de simplicité émue pour évoquer, outre la personnalité même de cette incomparable sainte, l'extraordinaire profusion de grâces que sa charité fraternelle n'a cessé de déverser sur le monde. Pourquoi prenons-nous ici l'initiative de devancer la liturgie et pourquoi l'Institut Catholique vous invite-t-il à vous grouper hors d'une église, dans une salle de cours et autour d'une chaire professorale qui a pour raison d'être, non pas précisément d'exalter les vertus des saints, de les louer en leur gloire ou d'exhorter à les imiter, mais de décrire, d'analyser, de comparer, de juger des doctrines ? Pourquoi, d'ailleurs, après avoir consacré notre première année à ce prince de la théologie qu'est saint Thomas d'Aquin et à ce géant de la mystique qu'est Ruysbroeck l'Admirable ; après avoir donné, l'an dernier, toute notre attention à la doctrine spirituelle si riche, si complexe, si techniquement élaborée du chancelier Jean Gerson, pourquoi allons-nous aborder cette année une humble religieuse dont l'Église nous garantit que les vertus ont été héroïques, mais qui

n'avait sans doute pas l'intention de jouer au théologien de la spiritualité ? Aurions-nous donc, nous, le dessein de substituer à des leçons d'histoire doctrinale un cours d'hagiographie en racontant tout bonnement la douce et lumineuse vie qu'a fait connaître au monde entier l'*Histoire d'une âme* ?

Ce serait bien tentant, je l'avoue. J'irai même jusqu'à avouer que j'ai failli succomber à cette tentation, tant j'étais sûr de répondre au désir de beaucoup en lisant simplement ces pages limpides et, au sens fort du terme, charmantes, qui constituent le meilleur des panégyriques et sur lesquelles, plus encore sans doute que sur les *Confessions* de saint Augustin, tant de larmes ont déjà coulé. C'était pourtant une tentation, à laquelle il convenait de résister, non seulement en raison de la nature même de cette chaire, qui ne nous permet pas de nous contenter de lectures édifiantes, mais encore et surtout parce que respecter les exigences de cette chaire en nous livrant, même à propos de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, à une étude proprement doctrinale, c'est le moyen le plus sûr, ou pour mieux dire le seul moyen de bien poser, de circonscrire et, dans toute la mesure du possible, de pénétrer ce que notre programme appelle le *mystère thérésien*, et par conséquent, de nous préparer de la façon la plus efficace, sinon la plus directe, à célébrer dignement le grand anniversaire que va nous apporter le 30 septembre 1947, en nous élevant à une connaissance moins imparfaite de la Sainte qu'il nous fera vénérer.

*

Qu'est-ce donc que ce mystère thérésien dont je vous invite à faire le point de départ et l'objet permanent de notre recherche commune cette année, et sur lequel je vous demande de fixer aujourd'hui vos regards afin d'y exercer votre réflexion ? Gardons-nous, tout d'abord, de le placer où il n'est pas et, pour

éviter cette erreur, empressons-nous de mettre en pleine lumière un fait absolument certain et dont l'importance est, pour nous, extrême.

Thérèse de l'Enfant-Jésus s'offre non seulement à l'hagiographe qui raconte les belles vies de saints, mais à l'historien de la théologie spirituelle lui-même, pour la raison qu'à proprement parler Thérèse de l'Enfant-Jésus, ce n'est pas une enfant sublime dont la vie héroïquement vertueuse se serait déroulée sous le regard de Dieu de façon si cristalline qu'il n'y aurait qu'à la décrire telle qu'elle se montre pour l'épuiser jusqu'en ses dernières profondeurs. Thérèse de l'Enfant-Jésus, c'est une doctrine, et une doctrine de telle nature, de telle valeur, qu'elle a été non seulement remarquée dans son propre milieu ou par de nombreux théologiens, mais canonisée, en quelque sorte, par l'Église en même temps que la Sainte elle-même. Ce fait est capital à tous égards, et croyez bien que je n'exagère pas.

Vous connaissez la prudence invincible de l'Église en tout ce qui touche à la doctrine. Vous savez qu'en principe la canonisation d'un saint porte sur ses vertus, non sur ses idées personnelles. Sauf lorsqu'il s'agit de ses Docteurs officiellement désignés comme tels, et encore, même dans ce cas, ne faut-il pas négliger de nombreuses réserves, l'Église ne garantit la valeur ni des systèmes philosophiques ou théologiques ni, à plus forte raison, des révélations privées. Or, pour Thérèse de Lisieux, l'Église a nettement dépassé la canonisation des vertus, et sa position est d'autant plus instructive pour nous qu'elle inclut un certain développement. Il ne sera pas superflu de nous en rendre compte, car le progrès de l'Église à cet égard représente bien, toutes proportions gardées, le mouvement normal de toute pensée sincère et bien informée devant Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus, Thérèse s'était primitivement abstenue de confier à son cahier son expérience de religieuse. Les trois chapitres ajoutés plus tard, IX, X et XI, sont pour nous d'une importance capitale, mais ils ne suffisent pas à combler une irréparable lacune. Leur témoignage est splendide, mais il est partiel et tardif. Les *Novissima Verba* suivent presque jour par jour les cinq derniers mois de Thérèse : ils sont sans prix ; mais cette âme de silence pouvait-elle se livrer tout entière en ces ultimes paroles ? Les *Conseils et Souvenirs* ont été recueillis par des novices auxquelles ils étaient adaptés. Les *Lettres* sont extrêmement précieuses mais nous n'en avons que des fragments³¹. Incomparables par leur densité doctrinale, les *Poésies* ne peuvent être confondues avec des traités techniques, et d'ailleurs le talent poétique de Thérèse ne s'est exercé qu'un tout petit peu plus de quatre ans. Cet ensemble documentaire place l'historien devant des zones fort étendues de silence complet. Impossible d'essayer de le mettre en œuvre sans se demander s'il n'est pas encore trop tôt pour écrire, au plein sens du terme, l'histoire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Sans doute, ce qu'il nous permet de savoir est d'une extraordinaire beauté. Ce que je vais essayer d'y ajouter, grâce à la plus sûre et à la plus généreuse des collaborations, ne pourra, me semble-t-il, que rehausser ce caractère. Mais il s'agit d'une vie si rare, d'une doctrine si profonde en sa simplicité, que toute lacune est non seulement cruelle à l'histoire : elle menace l'objectivité de ses interprétations.

*

Allons plus loin. Supposons la documentation exhaustive : le mystère serait-il pour autant dissipé ? Assurément non³². Les traces de la pensée ou de l'activité thérésienne, l'impression produite par Thérèse sur les témoins immédiats de sa vie, ne

doivent pas être confondues avec cette pensée et cette activité mêmes ou avec la personnalité profonde de la Sainte. Disposât-elle d'un dossier aussi complet que possible, l'histoire devrait conserver le sens du mystère et se tenir sur une réserve religieuse, non seulement parce que Thérèse était une sainte qui ne désirait nullement s'extérioriser, mais parce que, en cette âme sainte, la Trinité vivante opérait directement avec tant de puissance et de délicatesse que Thérèse elle-même ou bien se sentait incapable de décrire cette action souveraine, ou bien ignorait les cheminements secrets de la grâce et peut-être les initiatives divines les plus décisives sur son âme.

Devant un tel objet, le devoir essentiel de l'historien est la vénération, le respect sans borne, la prudence. À chacune de ses démarches, il risque d'être victime de ses propres limites et de son imperfection. Comprendre, disait un grand artiste, c'est évaluer³³. Ne pouvant espérer comprendre, nous allons essayer tout au moins de *voir* cette réalité objective qu'est la pensée de Thérèse en acte de vie. Pour nous aider de la façon la plus efficace en cette difficile tentative, j'ai eu recours aux témoins les plus qualifiés. Le carmel de Lisieux – je lui en dis ici toute ma gratitude – a répondu très généreusement à ma demande en complétant ma documentation, en soutenant de ses prières mon effort et le vôtre, et en acceptant – faveur dont je sens vivement tout le prix – de contrôler le texte même de ces leçons avant qu'il vous soit proposé. Ainsi, vous serez assurés que rien, dans mon enseignement, ne sera en dissonance avec la doctrine authentique de Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans toute la mesure où elle nous est accessible et où son propre milieu se l'est assimilée³⁴.

Et peut-être arriverons-nous ainsi finalement à dissiper un mystère thérésien d'un autre ordre. Car enfin, comment se fait-il

qu'une doctrine qui s'est si parfaitement identifiée avec la vie d'une carmélite si exceptionnelle en sa perfection même qu'elle est devenue une sainte grande parmi les plus grands, soit présentée par l'Église à tous les fidèles comme la plus adaptée qui soit aux besoins spirituels des âmes les plus humbles et les plus engagées dans l'action ?

Pour répondre, nous allons entrer immédiatement en contact avec l'âme et la pensée de Thérèse, et pour bien situer tout ce que nous aurons à dire à ce sujet, pour saisir, comme nous le désirons, la doctrine dans la vie et la vie dans la doctrine, je commencerai par donner un tableau chronologique suivi et complet où seront fixées, autant qu'il soit actuellement possible de le faire, dans le déroulement même de son existence, les œuvres de Thérèse, les grâces reçues par elle, ses confidences doctrinales et le progrès de son amour.

¹ Ms A, 81r°, p. 206 (NdÉ).

² Thomas-Paul-Henri Lemonnier (1853-1927) est évêque de Bayeux-Lisieux de 1906 à 1927 (NdÉ).

³ Sur toutes ces dates, voir la brochure : *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus glorifiée par la Sainte Église. Actes officiels et Discours pontificaux*. Éditions de l'Office Central de Lisieux. Paris, 59 bis, rue Bonaparte, s. d. (1931), in-12 de XIV-104 pages : « Les étapes successives de la cause de Béatification et de Canonisation », p. VII-XIV.

⁴ Cf. *Thérèse de France*, compte rendu des fêtes de la translation de la châsse de sainte Thérèse à Paris (27 février-8 mars 1945), par Fr. VEUILLOT, un vol. in-8 de 208 pages, au Bureau des *Annales de Sainte Thérèse*, Lisieux.

⁵ Ce discours, traduit de l'italien, se lit dans les *Actes officiels et Discours pontificaux*, *op. cit.*, p. 9-20.

⁶ BENOÎT XV, *op. cit.*, p. 10.

⁷ *Id.*

⁸ BENOÎT XV, *op. cit.*, p. 13.

⁹ *Id.*

¹⁰ On trouve ce discours, également traduit de l'italien, dans le même précieux recueil, p. 27-30.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nous emmènera tous les jours » (CF 169).

Dimanche 22 : « Toujours le même petit lutin, elle parle souvent de Pauline (...) » (CF 169).

Dimanche 29 : « Je m'envolerais avec toi, qui serais au ciel, puis tu me tiendrais bien fort dans tes bras. Comment le Bon Dieu ferait-il pour me prendre ? » (CF 170)

NOVEMBRE

Un peu avant le vendredi 3 : « On est comme les deux petites poules [blanches], on ne peut pas se séparer » (CF 172).

Vendredi 3 : « Jusqu'à Thérèse qui veut se mêler de faire des sacrifices. » « C'est une charmante enfant [que cette petite] ; elle est fine comme l'ombre, très franche et très vive, et elle a un cœur si sensible » (CF 172).

Dimanche 12 : « Bien malade en ce moment. » Depuis quelques mois, « elle a une oppression qui n'est pas naturelle » (CF 173).

Dimanche 19 : « Je voulais être malade gros comme la tête d'une épingle, mais pas comme cela » (CF 174).

DÉCEMBRE

Dimanche 3 : Thérèse fait ses préparatifs « pour quand Pauline sera là ».

Jeudi 7 : Thérèse pleure bien fort en disant : « Que je suis malheureuse ! » parce que Céline lui dit « que ses poupées sont mal élevées et qu'elle leur fait tous leurs caprices ».

Vendredi 15 : Madame Martin consulte un médecin qui ne peut lui conseiller de se faire opérer.

Dimanche 17 : « Thérèse est un vrai petit ange » (CF 177).

1877

(PÂQUES : 1^{er} avril)

JANVIER

Avant le lundi 8 : Thérèse malade. Rhumes fréquents. Mais ces indispositions « ne durent jamais plus d'un ou deux jours. Tout de suite après, il n'y paraît plus » (CF 182).

FÉVRIER

Un matin, un peu avant le mardi 13 : Thérèse fait semblant de dormir : « Maman, j'ai été méchante, pardonne-moi ! » (CF 188)

Mardi 13 (carnaval) : le soir, au sermon. Thérèse dit : « C'est plus beau que d'habitude, mais c'est long tout de même. »

Samedi 24 : Mort de Sœur Marie-Dosithée à la Visitation du Mans.

MARS

Début : « J'ai dit une sottise à Céline, il faut que je marque une "pratique !" » On lui fait remarquer l'erreur : « Oh ! bien, je ne puis pas trouver mon chapelet ! »

Discute de ses « pratiques » avec Céline chez l'épicier.

Dimanche 4 : « Elle tient à savoir quel jour elle vit ; ainsi, le matin à peine a-t-elle les yeux ouverts, elle me demande quel jour c'est. » « Cette chère petite fait notre bonheur, elle sera bonne, on en voit le germe déjà. Elle ne parle que du Bon Dieu, elle ne manquerait pas pour tout à faire sa prière. » Elle assiste aux leçons de Céline et récite de petites fables (CF 192).

Jeudi 22 : Thérèse « ne mentirait pas pour tout l'or du monde et elle a de l'esprit comme je n'en ai jamais vu à aucune de vous » (CF 195).

AVRIL

Mardi 3 au soir : Thérèse déclare à Pauline qu'elle veut être religieuse, comme Céline, et s'appeler Sœur Marie-Aolysia.

Mercredi 4 : Lettre de Thérèse à Louise Magdelaine (LT 1).

MAI

Dimanche 6 : Thérèse récite « une petite fable qu'elle sait par cœur. C'est incroyable la facilité qu'elle a pour apprendre. »

Un peu avant le jeudi 10 : « Thérèse fait le bonheur de Marie et sa gloire ; c'est incroyable comme elle en est fière. Il est vrai qu'elle a des réparties bien rares à son âge (...). » « Ce n'est pas si étonnant, puisque le Bon Dieu est Tout-Puissant ! » (...) (CF 201).

Thérèse, chaque matin, vient faire sa prière « en sautant de joie » devant le « mois de Marie ». « Si tu savais comme elle est espiègle et fine ! » « Tout le monde, à la maison, la dévore de baisers. »

JUIN

Dimanche 10-dimanche 17 juin : Première lettre de Thérèse à sa sœur Marie (pensionnaire au Mans) (LT 3).

Lundi 18 : D'Angers, Madame Martin part pour Lourdes avec Marie, Pauline et Léonie.

Samedi 23, à 18 h 30 : Retour à Alençon, plus mal.

Juillet

Dimanche 8 : « C'est une charmante petite créature que ma Thérèse, je vous assure que celle-là se tirera d'affaire » (CF 212).

AOÛT

Un peu avant le jeudi 9 : Distribution des prix à Céline et Thérèse, présidée par Monsieur et Madame Martin.

Jeudi 16 : Dernière lettre de Madame Martin à son frère : « Si la Sainte Vierge ne me guérit pas, c'est que mon temps est fait et que le Bon Dieu veut que je me repose ailleurs que sur la terre » (CF 217).

Dimanche 26, au soir : Viatique et extrême-onction de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

9, 11, 12 et 13 : Procès de Pranzini.

3, 10, 17, 24 ou 31 : « Un dimanche » : Thérèse devient contemporaine et consolatrice de Jésus crucifié, distributrice du Sang rédempteur.

Mercredi 13 : Condamnation à mort de Pranzini.

Jeudi 14 : Lettre à Marie Guérin (LT 25).

Dans le courant du mois : Lettre à Jeanne Guérin (LT 24).

Samedi 16 : Léonie entre à la Visitation de Caen.

Entre juillet et octobre : Nouveau séjour au chalet des Lilas, à Trouville.

AOÛT

Jeudi 18 : Lettre à Marie Guérin (LT 26).

Mercredi 24 : Lettre de Sœur Marie du Sacré-Cœur à son père pour sa fête.

Mercredi 31 : Exécution de Pranzini.

SEPTEMBRE

Jeudi 1^{er} : Thérèse lit, dans *La Croix*, le récit de la conversion et de l'exécution. L'émotion est trop forte : elle s'enfuit en pleurant.

OCTOBRE

Mercredi 5 : Thérèse cherche l'occasion de parler à son oncle.

Samedi 8 : Lettre à Sœur Agnès de Jésus (LT 27) ; raconte la démarche de Thérèse auprès de son oncle, au matin, pour lui demander l'autorisation d'entrer au Carmel à quinze ans.

Dans le courant du mois, sans doute : Deux devoirs de style : *Jalousie et émulation* (noté 10 par Madame Papineau), *Le Rosaire*.

Première quinzaine : Retraite prêchée au carmel de Lisieux par le Père Pichon. On conserve des notes transcrites par Thérèse

aux septième et huitième jours.

Vendredi 14 : Lettre de Sœur Agnès de Jésus à Thérèse pour lui souhaiter sa fête (LC 55).

Samedi 15 : Clôture de la retraite.

Mardi 18 : Début du « martyre » de trois jours enduré par Thérèse à la suite de sa démarche auprès de son oncle, et avant la réponse de Monsieur Guérin.

Vendredi 21, au matin : Visite de Thérèse à Sœur Agnès de Jésus. Elle est si triste qu'elle doit avouer sa « semaine d'agonie ».

Le même jour, entre 20 et 21 heures : Lettre de Sœur Agnès de Jésus à Monsieur Guérin pour lui décrire la souffrance de sa petite sœur (LD).

Samedi 22 : Thérèse va voir son oncle, qui lui permet d'entrer au Carmel pour Noël. Pleine de joie, elle rentre aussitôt aux Buissonnets.

Dimanche 23 : Lettre au Père Pichon, pour lui faire part de son entrée au Carmel à Noël et lui demander d'être son directeur (LT 28).

Mardi 25 (très probablement, et certainement dans le courant de cette semaine) au parloir : Thérèse apprend le refus catégorique de Monsieur Delatroëtte.

Le même jour (?) : Lettre de Sœur Agnès de Jésus à Monsieur Martin pour lui demander d'aller à Bayeux avec Thérèse afin de parler à Monseigneur Hugonin.

Dans la même semaine (très probablement) : Offrande de Thérèse à l'Enfant Jésus comme sa « petite balle ».

Samedi 29, à 16 heures : Lettre de Sœur Agnès de Jésus à son père pour lui confier une phrase de Monsieur Delatroëtte : « l'âge est la seule raison pour laquelle j'hésite à dire oui. Mais si Sa Grandeur juge à propos de ne pas retarder l'entrée, j'en

bénirai la Providence ».

Lundi 31 : Monsieur Martin conduit Thérèse à Bayeux. Visite à Monseigneur Hugonin.

NOVEMBRE

Vendredi 4, à 3 heures du matin : Départ pour Rome. À Paris, pèlerinage à Notre-Dame des Victoires. Toutes les inquiétudes relatives à la vision de 1883 sont apaisées.

Dimanche 6 : Dans la crypte du Sacré-Cœur : cérémonie d'ouverture du pèlerinage. De l'hôtel de Mulhouse, lettre à Sœurs Marie du Sacré-Cœur et Agnès de Jésus (LT 30).

Lundi 7, à 6 h 35 du matin : Départ de la gare de l'Est.

Mardi 8 : Lettre de Sœur Agnès de Jésus à Céline et Thérèse, adressée à Venise (LD).

Mercredi 9 : Lettres de Sœur Agnès de Jésus à son père, à Céline et à Thérèse, adressées à Lorette. Elle annonce à Thérèse que Monseigneur attend la fin du voyage pour se prononcer (LC 57).

Jeudi 10 : Lettre confidentielle de Sœur Agnès de Jésus à Thérèse, pour lever la défense qu'elle lui avait faite de parler au Pape, et l'encourager, au contraire, à le faire, si Jésus le lui inspire (LC 59).

Le même jour, au soir, de Venise : Lettre à Marie Guérin (LT 31 A).

Vendredi 11 : Lettre de Sœur Marie du Sacré-Cœur à Céline et Thérèse.

Le même jour : Lettres de Sœur Agnès de Jésus aux trois pèlerins (LD).

Le même jour, au soir : Arrivée à Bologne et petit incident.

Samedi 12 (?), à Lorette : Thérèse communie, avec Céline, dans la *Santa Casa*, et reçoit la lettre écrite le 9 par Sœur Agnès

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Laurent Blino sj, qui voulait modérer les aspirations de Thérèse à la perfection.

JUILLET

Vendredi 18 : Lettre à Céline, avec copie de textes scripturaires relatifs à la Sainte Face, en premier lieu : Isaïe 53 ; « déjà Dieu nous voit dans la gloire (...) » (LT 108).

Dimanche 27-mardi 29 : Lettre à Marie Guérin : « pas d'autre moyen pour arriver à la perfection que "L'amour"... » (LT 109).

AOÛT

Vers le début du mois, sans doute : Lettre de Monsieur Delatroëtte à Thérèse où, tout en maintenant son opposition de principe à des engagements irrévocables pris à cet âge, s'en « rapporte entièrement à la décision de Monseigneur » et consent à ce que Thérèse lui fasse sa demande (LC 131).

Jeudi 28 : Début de la retraite de profession. Le souterrain obscur.

Samedi 30-dimanche 31 : Lettre à Sœur Agnès de Jésus (LT 110).

Le même jour : Lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur : « Lui seul, il est si beau (...) ! (...) » (LT 111)

SEPTEMBRE

Lundi 1^{er} : Lettre à Sœur Agnès de Jésus : « (...) je ne comprends pas la retraite que je fais (...) » (LT 112)

Mardi 2 : Examen canonique : « Je suis venue pour sauver les âmes, et surtout afin de prier pour les prêtres. »

Le même jour : Une bénédiction spéciale de Léon XIII, transmise par le Frère Siméon, arrive pour Thérèse au carmel.

2-3 : Lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur, son « ange » (LT 113).

Mercredi 3 : Même jour : Lettre à Sœur Agnès de Jésus : « des fautes qui ne l'offensent pas (...) » La santé de Céline inquiète sa famille (LT 114).

Jeudi 4 : Lettre à Sœur Agnès de Jésus : « Mon âme est toujours dans le souterrain, mais elle y est *bien heureuse* (...) » (LT 115)

Dimanche 7 : Lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur : « plus que des joies célestes... » (LT 116)

Le même jour : Lettre de Sœur Marie du Sacré-Cœur à Thérèse (LC 138).

Le même jour : Lettre de l'abbé Révérony à Thérèse : « Amour et immolation, voilà désormais le programme de votre vie » (LC 139).

Le soir : Violente tentation ; sa vocation est illusoire ; son devoir est de partir. La confier à la maîtresse des novices et à la Mère prieure suffit à l'en délivrer.

Lundi 8 : Profession de Thérèse, dans la paix. Demande le martyre du cœur et du corps.

Le même jour : Lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur (LT 117).

8-20 (?) : Thérèse compose le *Faire part* de ses noces avec Jésus (LT 118).

12 : Thérèse reçoit une lettre du Père Pichon, datée du 29 août (LC 132).

Mardi 23 : Profession de Sœur Marthe de Jésus. Lettre à Sœur Marthe de Jésus, pour sa profession (LT 119).

Le même soir, Thérèse apprend brusquement que, contrairement à ce que l'on espérait, son père n'assistera pas, le lendemain, à sa prise de voile.

Après cette nouvelle : Lettre à Céline : la main « divinement jalouse » (LT 120).

Le même soir, à 23 heures : Lettre de Sœur Marie du

SacréCœur à Thérèse (LC 142).

Mercredi 24 : Prise de voile de Thérèse, orpheline. Ses larmes ne sont pas comprises.

Dimanche 28 : Lettre à Sœur Marie-Josèphe de la Croix, ancienne femme de chambre chez Monsieur Guérin, entrée chez les bénédictines de Bayeux (LT 121).

Dans le courant du mois : Lettre au Père Pichon, détruite.

OCTOBRE

Mercredi 1^{er} : Mariage du Dr Francis La Néele et de Jeanne Guérin.

Après le 2, et peut-être le jeudi 9 : Visite de Jeanne Guérin au parloir. Thérèse se sent remplie d'une ardeur nouvelle pour plaire à son Époux.

Dans le courant du mois : Retraite prêchée au carmel par le Père Godefroy-Madelaine, des prémontrés de Mondaye, qui sera le parrain de l'*Histoire d'une âme*.

Autour du 14 : Pèlerinage de Léonie et Céline à Paray-leMonial.

Mardi 14 : Lettre à Céline : « prions pour les prêtres » (LT 122).

Mercredi 15 : Lettre à Madame Guérin : remerciements pour cadeaux de fête (LT 123).

Lundi 20 : Lettre à Céline, pour sa fête : « *deux Céline (...)* » (LT 124).

NOVEMBRE

Lundi 17 : Lettre à Madame Guérin, pour sa fête (LT 125).

DÉCEMBRE

Mercredi 17, à Rome : Décrets de Léon XIII sur la communion des religieux, réservant toute décision au confesseur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dimanche 1^{er} : *Le Cantique éternel chanté dès l'exil* (PN 28).

Mardi 17, au matin : prise de voile de Céline en présence de Monseigneur Hugonin ; sermon de l'abbé Ducellier.

Le même jour : Thérèse offre à Sœur Geneviève, pour sa profession et sa prise de voile, une image-souvenir *Le choix divin*, complétant celle du 24 février. Photographie des deux sœurs (LT 185).

Le même jour, après-midi : Prise d'habit de Marie Guérin, Sœur Marie de l'Eucharistie. Sermon de l'abbé Levasseur, curé de Navarre (diocèse d'Évreux).

Samedi 21 : Après l'élection très difficile de Mère Marie de Gonzague comme prieure, Thérèse est confirmée dans sa charge de maîtresse auxiliaire des novices, mais elle est enlevée des emplois du tour et de peinture pour revenir à la sacristie, où elle tombera malade.

AVRIL

Nuit du Jeudi Saint 2 au Vendredi Saint 3 : Première hémoptysie.

Vendredi Saint 3 : Ayant prévenu Mère Marie de Gonzague dès le matin, Thérèse obtient la permission de n'adoucir en rien la rigueur de sa pénitence.

Le même soir : 2^e hémoptysie. Espoir d'un appel rapide au ciel.

Dimanche 5 (Pâques), ou peu après : Début de la tentation contre la foi et l'espérance, qui durera jusqu'à la mort.

Une fois malade, Thérèse est enlevée à la sacristie, et, sur sa demande, donnée comme aide pour les raccommodages à la lingerie.

Samedi 11 : Lettre à Léonie (LT 186).

Jeudi 30 : Profession de Sœur Marie de la Trinité.

Le même jour : Lettre à Sœur Marie de la Trinité (LT 187).

Le même jour : *Souvenir du 30 avril* (PN 29) et *Glose sur le divin* (PN 30), pour la même sœur.

MAI

Jeudi 7 : Lettre à Sœur Marie de la Trinité pour sa prise de voile (LT 188).

Dimanche 10 : Le songe le plus consolant de sa vie (Ms B, 2 r^o-sv.).

Samedi 30 : Mère Marie de Gonzague lui donne pour deuxième frère spirituel le Père Adolphe Roulland, des Missions étrangères.

Dimanche 31 (Fête de la Sainte Trinité) : *J'ai soif d'amour* ou « Le Cantique de Sœur Marie de la Trinité et de la Sainte-Face », à Sœur Marie de la Trinité, pour sa fête (PN 31).

JUIN

Dimanche 7 (dans l'octave du Saint Sacrement) : *Mon Ciel à moi*, à Sœur Saint Vincent de Paul, sur sa demande, « en la fête du Saint Sacrement » (PN 32).

Vendredi 12 (en la fête du Sacré-Cœur) : *Mon Espérance*, ou « Ce que je verrai *bientôt* pour la Première fois !... » ; signé « La petite sœur de l'Enfant Jésus » (PN 33).

Dimanche 21 : *Le triomphe de l'humilité*, récréation pieuse, pour la fête de Mère Marie de Gonzague (RP 7).

Mardi 23 : Lettre au Père Roulland (la première, LT 189).

Dimanche 28 : *Jeter des fleurs*, signé : « La petite sœur de l'Enfant-Jésus » (PN 34).

Sans date : *Encore un chant d'amour*, à la demande d'une des sœurs.

Lundi 29 : *Légende d'un tout petit Agneau*, Lettre pour consoler Mère Marie de Gonzague (LT 190).

JUILLET

Samedi 1^{er}, de La Musse : Lettre de Léonie à Thérèse (LC 164).

Quelques jours après : Lettre de Léonie à Céline.

Dimanche 12 : Lettre à Léonie (LT 191)

Jeudi 16 : *Cantique à Notre-Dame des Victoires, Reine des Vierges, des Apôtres et des Martyrs*, pour le Père Roulland (PN 35).

Le même jour : Lettre à Madame Guérin : la visite du Docteur de Cornière au parloir. Le sermon de l'abbé Lechêne (LT 192).

Jeudi 30 : Lettre au Père Roulland (LT 193).

AOÛT

Dimanche 2, jour du départ des missionnaires : À Lisieux, il est sérieusement question de celui de Mère Agnès de Jésus. Quelques mois plus tard, il s'agira de Sœur Geneviève et de Sœur Marie de la Trinité.

Mercredi 6 (fête de la Transfiguration) : Consécration à la Sainte Face des trois sœurs Thérèse de l'Enfant-Jésus, Geneviève de Sainte-Thérèse et Marie de la Trinité.

Samedi 15 : *Jésus seul*, poésie pour Sœur Marie de l'Eucharistie (PN 36).

SEPTEMBRE

8-17 : Deux billets à Sœur Marie de Saint-Joseph (LT 194-LT 195).

Mardi 8 : Pendant sa retraite, Thérèse médite sur sa vocation et élabore mentalement ce qu'elle exposera, la semaine suivante, dans sa lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur, devenue le chapitre XI de l'*Histoire d'une âme* [éd. 1941]⁴.

Dimanche 13 : Lettre de Sœur Marie du Sacré-Cœur à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

AOÛT

Dimanche 1^{er} : *Novissima Verba*, neuf paroles : « Tout le monde m'aimera... » (DE 1.8).

Lundi 2 : *Novissima Verba*, six paroles.

Mardi 3 : Lettre à Sœur Geneviève de Sainte-Thérèse, dans un moment de grande angoisse (LT 262).

Le même jour : *Novissima Verba*, neuf paroles (Le bienheureux Henri Suso. La sainteté, disposition du cœur... « Je mourrai de mort !... ») (DE 3.8.2.5.et 9)

En juillet ou en août : Lettre au Père Pichon, détruite. Commentant le Ps 22, Thérèse y disait tout ce que le Bon Dieu avait fait pour elle, tout ce qu'elle pensait de son amour et de sa miséricorde. Elle soumettait au Père son désir de faire du bien sur la terre. « Toute mon âme était là » dit-elle à ses sœurs.

Mercredi 4 : *Novissima Verba*, huit paroles : « Cet épi est l'image de mon âme (...) » (DE 4.8.3).

Jeudi 5 : *Novissima Verba*, p. 116-119, dix paroles : « Je ne puis me nourrir que de la vérité. » « Que cette Sainte Face m'a fait de bien dans ma vie ! (...) » « La Mère Prieure devrait toujours laisser croire qu'elle est sans aucune peine. (...) » (DE 5.8.4 et 7 et 5.8.10).

Vendredi 6 : *Novissima Verba*, huit paroles : « Oh ! qu'il y a peu de parfaites religieuses !... » et, au soir, le développement sur ce que c'est que *rester petit enfant devant Dieu* (DE 6.8.5 et 8).

Le même jour : Lettre de Léonie à Sœur Geneviève de Sainte-Thérèse sur la mort prochaine de Thérèse.

Samedi 7 : *Novissima Verba*, cinq paroles : « Que le Bon Dieu est peu aimé (...) » (DE 7.8.2).

Dimanche 8 : *Novissima Verba*, quatre paroles.

Lundi 9 : *Novissima Verba*, quatre paroles.

Mardi 10 : Lettre à l'abbé Bellière (la dernière) : son héritage (LT 263).

Le même jour : *Novissima Verba*, sept paroles : « Je ne vois pas du tout ma beauté (...) » (DE 10.8.2).

Mercredi 11 : *Novissima Verba*, six paroles. « J'ai plus désiré ne pas voir le Bon Dieu et les saints, et rester dans la nuit de la foi, que d'autres ne désirent tout voir et tout comprendre » (DE 11.8.5).

Jeudi 12 : Billet, sur une image, à Sœur Marie de la Trinité, pour son vingt-troisième anniversaire (LT 264).

Le même jour : *Novissima Verba*, six paroles (grâce du *Confiteor*) (DE 12.8.3).

Vendredi 13 : *Novissima Verba*, une parole : « Je n'ai de lumières que pour voir mon petit néant » (DE 13.8).

Samedi 14 : *Novissima Verba*, une parole : « J'aime tout ce que le Bon Dieu me donne » (14.8).

Dimanche 15 : *Novissima Verba*, huit paroles : « Le Bon Dieu me donne du courage en proportion de mes souffrances » (DE 15.8.6).

Lundi 16 : *Novissima Verba*, cinq paroles : « Les anges ne peuvent pas souffrir ; ils ne sont pas aussi heureux que moi ! » (DE 16.8.4)

Mardi 17 : *Novissima Verba*, six paroles : « Il faut les laisser faire là-haut ! » (DE 17.8.4)

Le même jour : Lettre de Sœur Marie de l'Eucharistie à son père : « Il ne faut pas croire que son désir d'aller au Ciel soit un enthousiasme... »

Mercredi 18 : *Novissima Verba*, sept paroles : « pour jeter des roses à tour le monde, justes et pécheurs » (DE 18.8.3).

Le même jour : De Vichy, longue lettre de Monsieur Guérin à

Thérèse (LC 195).

Jeudi 19 : Dernière communion de Thérèse, à l'intention du Père Hyacinthe Loyson.

Le même jour : *Novissima Verba*, dix paroles : « Je ne souffre qu'un instant » (DE 19.8.10).

Vendredi 20 : *Novissima Verba*, dix-huit paroles (Les souffrances de la Sainte Vierge, et la vie tout ordinaire de la Sainte Famille).

Samedi 21 : *Novissima Verba*, trois paroles

Dimanche 22 : *Novissima Verba*, dix paroles. (Jugée imparfaite ? – « Tant mieux ! ») (DE 22.8.3)

Le même jour : Quelques mots sur une image à Sœur Marie de l'Eucharistie pour son anniversaire (LT 265).

Lundi 23 : *Novissima Verba*, dix paroles : « Que sera-ce donc au Ciel, quand les âmes connaîtront celles qui les auront sauvées ? » Les sermons sur la Sainte Vierge (DE 23.8.6).

Mardi 24 : *Novissima Verba*, quatre paroles.

Mercredi 25 : *Novissima Verba*, neuf paroles : « Comme il faut prier pour les agonisants ! » (DE 25.8.6)

Le même jour : dédicace au verso d'une image, la dernière que Thérèse ait peinte, à l'abbé Bellière (LT 266).

Jeudi 26 : *Novissima Verba*, neuf paroles.

Vendredi 27 : *Novissima Verba*, neuf paroles : « Je dirais tant mieux ! » (DE 27.8.7)

Le même jour : Lettre de Sœur Marie de l'Eucharistie à son père : « Nous en sommes venues à désirer sa délivrance, car elle souffre le martyre... Elle disait hier : Je dis au Bon Dieu que toutes les prières qui sont faites pour moi ne servent pas à alléger mes souffrances, mais qu'elles soient toutes pour les pécheurs. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

initiative anarchique. Ce qui a le plus profondément marqué cette âme en sa première enfance, c'est le charme du milieu familial et des spectacles naturels. Pourtant, dès cette époque, du moins après la mort de sa mère, bien qu'elle fût comblée par les siens, elle quittait volontiers les jeux les plus chers pour s'asseoir à l'écart, écouter de vagues musiques lointaines et, jugeant la terre un lieu d'exil, « rêver le Ciel⁶ ». Tel est le premier point de passage que les souvenirs de Thérèse nous permettent d'observer entre ses joies d'enfant et la précoce gravité de son âme. Telle est la première notion différenciée de la vie qu'il nous soit possible de déceler en sa pensée. Elle est tout à fait caractéristique en sa puérile simplicité. La terre, cette terre qui, du moins à cette époque, offrait aux enfants tant d'attraits, elle s'y sent comme en exil. Que lui faudrait-il donc ? Rien de moins que le ciel.

Ainsi s'amorce, en une impression de mélancolie orientée par une éducation chrétienne, un mouvement spirituel des plus précis et des plus fermes. On sera peut-être tenté de récuser ce témoignage en attribuant à la religieuse une interprétation postérieure de ses sentiments enfantins ; mais tout le contexte garantit sa parfaite objectivité. Ce qu'elle doit à la compétence acquise au cours de sa vie religieuse, c'est de pouvoir donner un nom technique à cet état d'âme et le classer, mais il est clair que son observation serait vaine si elle le recréait arbitrairement : « Alors, mes pensées devenaient bien profondes ; et, sans savoir ce que c'était que méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison. » L'expérience enfantine qu'elle rapporte, surtout, ne permet à cet égard aucun doute :

L'après-midi passait vite ; bientôt il fallait revenir aux Buissonnets ; mais, avant de plier bagage, je prenais la collation apportée dans mon petit panier. Hélas !⁷ la *belle* tartine de confiture que vous m'aviez préparée avait changé d'aspect. Au lieu de sa vive couleur, je ne voyais qu'une

légère teinte rose toute *vieillie* et *rentrée*... alors la terre me semblait plus triste encore, et je comprenais qu'au Ciel seulement la joie serait sans nuages⁸.

L'enfant, ici, serait celui qui sourirait de cette induction puérile. Cette petite fille qui spéculé gravement sur sa confiture « *vieillie* et *rentrée* », elle prolonge en réalité les méditations les plus pénétrantes que les plus grands génies aient pu faire sur le devenir et la déception radicale qu'il réserve à l'être humain. Ainsi naît la métaphysique dans un esprit d'enfant, et le fait qu'observations et réflexions prennent cette forme et cette orientation est un signe évident de maturité précoce et de profondeur. Puisque ma confiture, ce matin rutilante, s'est enlisée et assombrie dans la mie de ma tartine, la terre est le lieu des espoirs vains et des tristes vieillissements. Rien de plus correct qu'un tel raisonnement, car il suffit que le monde où nous vivons soit un monde où quelque chose passe, s'use, périt, pour que nous soyons prévenus de l'universelle caducité des êtres qui nous entourent et que nous prenions conscience du fait tragique que rien ici-bas ne pourra jamais nous rassasier. Qu'une conscience d'enfant élevé chrétiennement se tourne alors vers le ciel, c'est une démarche normale et comme naturelle ; et qu'elle se représente le ciel comme la permanence de ces heureux états de dilatation et de confiance qu'on appelle la joie, c'est à la fois ce qui est parfaitement logique et ce qui aide beaucoup à comprendre la notion thérésienne de la vie. Dès sa cinquième année, Thérèse vérifie par son expérience personnelle l'exactitude de ce que lui enseignent son père et ses sœurs. Que la terre soit un lieu d'exil, la vraie joie étant réservée pour le ciel, c'est ce que sa raison, à peine éveillée, lui dit aussi clairement que sa foi.

Simultanément, sa vie morale se définit et s'oriente avec même simplicité, même précision, même fermeté. Selon la vieille

tradition biblique, tout s'y ramène à deux principes : faire le bien, éviter le mal ; mais ce double principe prend chez elle sa forme chrétienne la plus nette et implique une relation spéciale d'amitié avec le Fils de Dieu fait homme. Elle veut plaire à Jésus et ne l'offense jamais. Sa conscience, dès lors, se meut par rapport à un centre de référence et à un juge qui lui est extérieur, infiniment supérieur, mais intimement uni⁹.

*

C'est vers cinq ans et demi qu'initiée par Pauline à la vie liturgique, Thérèse commence à comprendre les sermons¹⁰. Chaque dimanche lui apporte une grande joie, mais se solde par la même leçon : puisque même cette joie spirituelle passe, puisque même le jour du Seigneur a un soir, la terre n'est vraiment qu'un exil et la sagesse est de tendre au « dimanche sans couchant de la vraie patrie¹¹ ».

Ainsi préparée, Thérèse reçut, à cinq ans et demi, à Trouville, la leçon de la mer. Elle nous l'a résumée en termes magnifiques¹². Nullement insensible à l'incomparable beauté de ce spectacle, elle éleva aussitôt son esprit à considérer la grandeur et la puissance du Bon Dieu. Et voici comment elle évoque, en une page fort importante et très belle, le soir de cette première rencontre :

Le soir de ce jour, à l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots, laissant devant lui un sillon lumineux, j'allai m'asseoir avec Pauline sur un rocher désert ; je contemplai longtemps ce sillon d'or qu'elle me disait être l'image de la grâce illuminant ici-bas le chemin des âmes fidèles. Alors je me représentai mon cœur au milieu du sillon, comme une petite barque légère à la gracieuse voile blanche, et je pris la résolution de ne jamais l'éloigner du regard de Jésus, afin qu'il pût voguer en paix et rapidement vers le rivage des cieux¹³.

On a parlé du romantisme de Thérèse : j'y consens, si l'on appelle romantisme un certain sentiment tendre et pénétrant de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

5 avril 1896 jusqu'à sa mort, l'épreuve la plus paradoxale et la plus tragique qu'il soit possible d'imaginer.

Au moment d'atteindre le sommet vers lequel tendait tout l'élan conscient et volontaire de sa vie et d'aborder au rivage radieux vers lequel elle n'avait cessé de voguer, elle ne vit plus devant elle qu'un trou noir, et elle qui n'avait jamais vécu que pour le ciel se mit à douter du ciel même. Thérèse de l'Enfant-Jésus fut gravement tentée de croire qu'elle était destinée au néant. Après avoir tout sacrifié, elle ne trouverait rien. Ayant joué toute sa vie à qui perd gagne, elle allait perdre tout, pour toujours⁴⁴.

On aurait peine à imaginer drame plus poignant, plus grandiose, plus humain et de plus vaste portée. Auprès de cette subtile et harcelante menace, que pèsent toutes les aventures, tous les débats passionnels dont vivent roman et théâtre ? L'histoire réelle des âmes aux prises avec le destin éternel et les requêtes de la Rédemption universelle présente un tout autre intérêt. Si Thérèse avait faibli, si sa foi avait sombré, quelles conséquences incalculables pour l'Église entière ! Quel déchirement dans le Corps mystique du Christ !

Or, c'est dans cet état d'âme que cette jeune fille de 23 et 24 ans dut porter le poids d'une maladie terrible, des responsabilités du noviciat, de ses frères spirituels et des impitoyables interrogatoires auxquels la soumit la curiosité de ses sœurs lorsqu'on la sut perdue. Et c'est de cette période intérieurement désolée que datent ses certitudes les plus rayonnantes, les plus contagieuses, ses plus beaux vers.

Hantée par le vertige du néant, Thérèse n'a jamais perdu la foi, tout au contraire. Privée de toute consolation intérieure, elle a écrit ses pages les plus sublimes sur l'amour de Dieu. Réduite aux limites corporelles et spirituelles les plus étroites, elle a su

exprimer les plus beaux élans d'une fraternité vraiment universelle. C'est que, durant les jours tragiques où les secrets desseins de la Providence permettaient au Tentateur de mettre en question dans son esprit la notion même de vie qui avait éclairé toutes ses décisions en donnant leur sens à toutes ses démarches, Thérèse de Lisieux trouva dans l'héroïsme d'une foi capable de continuer à croire en pleine nuit le principe d'une victoire difficile entre toutes et qu'il fallait sans cesse renouveler. D'où lui venait donc une fermeté si parfaitement inébranlable ?

Des conditions mêmes qu'elle avait toujours faites à sa foi, en l'enracinant dans l'irréversible élan de son amour. Nous nous en assurerons dans nos prochaines leçons en étudiant la notion thérésienne de l'amour. Nous rencontrerons alors ses plus belles pages, son acte d'offrande à l'Amour miséricordieux ou ce chapitre XI de *l'Histoire d'une âme*, pur diamant, pour parler comme elle, dont les feux éclipsent ce que la littérature spirituelle contient de plus beau⁴⁵. Mais nous voici dès maintenant convaincus que la réalité l'emporte de beaucoup sur la légende⁴⁶. Celle qui est devenue la douce et sûre lumière des âmes désemparées ne doit pas cette grâce au charme pâlot d'une fade suavité. Elle l'a conquise à la pointe de l'épée, ou plutôt dans l'étreinte de la croix, au prix des pires angoisses de l'esprit et du cœur, inlassablement surmontées par l'amour le plus sublime qu'il soit possible à un être humain d'éprouver pour l'adorable Justice et l'éternel Amour, au moment même où Il crucifie en lui un coopérateur passionnément sincère de l'universelle Rédemption.

¹ Ch. ARMINJON, *Fin du monde présent et mystères de la vie future*, conférences prêchées à la cathédrale de Chambéry par l'abbé Arminjon, Paris, V. Palmé, 1881 (NdÉ).

2 THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Lettre XXIII à Mère Agnès de Jésus* (cf. *Histoire d'une âme*, p. 343-344). Date rectifiée par Documentation du carmel de Lisieux. (LT 43 B, CG I, p. 343-344).

3 « Mais ne faut-il pas que l'épreuve soit mêlée à toutes les joies de la terre. C'est la goutte de fiel qui rend amers tous les calices » (De sœur Agnès de Jésus à Thérèse, vers le 10 mars 1888, LC 75, CG I, p. 340).

4 « On ne peut goûter un peu de repos qu'en étant prête à faire la volonté du Bon Dieu » (LT 43 B, CG I, p. 343).

5 THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, *Lettre citée*, p. 343-344. « Et puis pour une souffrance supportée avec joie quand je pense que pendant toute l'éternité on aimera mieux le Bon Dieu » (LT 43 B, CG I, p. 343).

6 *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 24. (Ms A 14v°, p. 91).

7 « L'après-midi passait vite, bientôt il fallait rentrer aux Buissonnets, mais avant de partir je prenais la collation que j'avais apportée dans mon panier, la... ».

8 *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 24-25. (Ms A, 14v°, p. 91-92).

9 Cf. *Ibid.*, ch. II, p. 26. (Ms A, 15v°, p. 93).

10 *Ibid.*, ch. II, p. 28-29. (Ms A, 17v°, p. 96).

11 « *Dimanche sans couchant de la Patrie !...* » *Ibid.*, ch. II, p. 29. (Ms A, 17v°, p. 97).

12 *Ibid.*, ch. II, p. 34-35. (Ms A 21v°, p. 102).

13 *Histoire d'une âme*, ch. II, p. 35. (« Le soir, à l'heure où le soleil semble se baigner dans l'immensité des flots laissant devant lui un *sillon lumineux*, j'allai m'asseoir toute seule sur un rocher avec *Pauline*... Alors je me rappelai la touchante histoire « Du sillon d'or !... » Je le contemplai longtemps ce sillon lumineux, image de la grâce illuminant le chemin que doit parcourir le petit vaisseau à la gracieuse voile blanche... Près de Pauline, je pris la résolution de ne jamais éloigner mon âme du regard de Jésus, afin qu'elle vogue en paix vers la Patrie des Cieux !... » Ms A, 22r°, p. 103)

14 Cf. *Histoire d'une âme*, ch. III, p. 41-42. (Ms A, 26v°, p. 110).

15 *Ibid.*, ch. III, p. 44-50. (Ms A, 30r°, p. 116).

16 *Ibid.*, ch. IV, p. 55-56. (Ms A, 32v°, p. 120).

17 *Ibid.*, ch. IV, p. 59. (Ms A, 35r°, p. 125).

18 Tout en attribuant la plus grande importance à cette grâce eucharistique, les théologiens qui professent que Thérèse a été élevée à l'union transformante ne placent pas cette élévation au moment de cette fusion : cf.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette épreuve crucifiante se déploie dans une intime atmosphère de paix, de lucidité, d'adhésion empressée à la volonté divine, d'oubli de soi et d'héroïsme habituel, qui suffirait à faire reconnaître Thérèse entre tous et qui la distingue de tant de géants de l'ascétisme qu'elle semble bien avoir battus, avec son délicat sourire, sur leur propre terrain.

Ici, moins que jamais, je ne pourrai tout dire, mais seulement suggérer de plus amples recherches à partir de quelques points solidement établis. Je peux, en tout cas, éclairer toute cette enquête à la lumière d'un texte inédit extrêmement précieux. En juillet 1889, Thérèse écrit à Céline :

Ah ! c'est là un grand amour d'aimer Jésus sans sentir la douceur de cet amour, c'est là un martyre... Eh bien ! *mourons* martyres !... Oh ! ma Céline... le doux écho de mon âme, comprends-tu ?... Le martyre ignoré, connu de Dieu seul, que l'œil de la créature ne peut découvrir, martyre sans honneur, sans triomphe... Voilà l'amour poussé jusqu'à l'héroïsme. Mais un jour *le Dieu reconnaissant s'écriera : Maintenant, mon tour !*¹⁴

Impossible de venir avec plus de générosité et de gentillesse au-devant de son historien ! Thérèse a donc pris la peine d'écrire au moins une fois cette phrase lue avec enthousiasme sous la plume de l'abbé Arminjon, afin de nous garantir qu'à une certaine période elle en a fait vraiment le leitmotiv de sa vie intérieure, le principe de son espérance, le stimulant de tous ses sacrifices. Aujourd'hui, nous le savons, elle en a vérifié la fécondité.

*

À peine Thérèse a-t-elle, de son plein gré et grâce à une énergie déjà hors de pair – « m'eût-il fallu traverser des flammes¹⁵... » – franchi la clôture du carmel, qu'elle est reçue par la sévérité de sa prieure et par le silence de Dieu. Sur ce second point, le plus grave et le seul qui nous intéresse, les

témoignages sont nombreux et formels. En voici trois :

D'abord, je n'avais pour mon âme que le pain quotidien d'une sécheresse amère¹⁶.

Le 23 juillet 1888, sa troisième lettre à Céline avoue :

Il est pénible de commencer une journée de labeur... Jésus... paraît à mille lieues¹⁷...

Le 6 janvier 1889, dans la première lettre qu'elle écrit à Mère Agnès en pleine retraite de prise d'habit :

Rien auprès de Jésus : Sécheresse ! Sommeil¹⁸ !

Après les transports du Belvédère, quel contraste ! quelle épreuve !

Un soir, en ces jours de grâces sensibles, son ciel n'étant alors autre que l'amour, et sentant, dans son ardeur, que rien ne pourrait jamais la détacher de l'objet divin qui l'avait ravie, elle s'était écriée que, de bon cœur, elle consentirait à se voir plonger en enfer pour que Jésus y fût aimé éternellement¹⁹.

Jamais ? Rien ? C'est ce qu'il s'agissait de savoir ! Plongée, non en enfer, mais dans l'austérité du Carmel et dans sa sécheresse intérieure, sa charité résisterait-elle à l'épreuve ? Aimait-elle vraiment son Époux ?

Il me semble qu'un des éléments essentiels de la grandeur thérésienne consiste dans la sûreté vraiment magistrale avec laquelle cette toute jeune contemplative sut faire face à une situation absolument imprévue et souverainement déconcertante, interpréter à la pure lumière de la foi une épreuve capable de briser pour toujours des âmes plus éprises d'amour sensible que de véritable charité, utiliser toutes les ressources de son esprit et de son expérience pour construire et développer à son propre usage une doctrine de l'amour divin et des conditions de sa réciprocité, lorsque, demeurant dans sa transcendance, l'Amour infini sèvre de toute consolation et douceur intérieures une âme

encore tendre qu'il avait prise par le cœur, bander enfin tous les ressorts d'une volonté plus que cornélienne pour transformer en une adhésion purement spirituelle et d'une extrême délicatesse, sous le voile impénétrable de la foi, les transports d'amour qui, au Belvédère, avaient conduit les deux sœurs extasiées jusqu'à la limite de leur condition terrestre.

Sans doute, la constante habitude de n'agir que pour « plaire à Jésus²⁰ » et la confiance radicale qui avait toujours caractérisé la piété de Thérèse l'aidèrent beaucoup dans cette transformation. Sans doute, l'heureuse intervention du Père Alexis, en 1891, la libéra de bien des difficultés intérieures, mais ce fut en la confirmant dans ses inspirations personnelles, et il reste que la pleine victoire fut l'œuvre, sous la motion des dons du Saint-Esprit, qui, pour nous, est manifeste mais qui, pour elle, demeurait insensible, du génie spirituel avec lequel elle s'éleva à la notion d'amour qui seule pouvait la sauver, et à la générosité éperdue avec laquelle elle en fit la loi de sa vie.

N'ayant plus, ni de l'amour de Dieu ni de son propre amour, aucune assurance sensible, comment Thérèse va-t-elle sauver son amour et, avec son amour, sa vie religieuse ? En renonçant de grand cœur à toute nouvelle expérience affective, et en demandant à sa foi les principes souverains qui règlent l'amour de Dieu, sa communication et son exercice. C'est l'inventaire de ces lois thérésiennes de l'amour de Dieu qui permet de découvrir, avec les éléments les plus importants de sa doctrine, l'un des ressorts les plus profonds de sa vie. Je ne puis vous en indiquer que quelques-unes. J'espère que vous aurez à cœur de chercher toutes les autres.

Le premier texte daté qui nous offre un point de repère certain est la première lettre à Mère Agnès, de janvier 1889. Thérèse confie à sa sœur sa désolation intérieure. Elle souffre. Elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

portait spontanément vers sa Mère Prieure (Mère Marie de Gonzague), et que l'ombre de bonheur dont elle parle vise, en partie, ses entretiens spirituels avec elle. Mais il est clair que l'expression dépasse de beaucoup ces limites concrètes.

24 « Il aime mieux » (LT 76, CG I, p. 432).

25 *Histoire d'une âme*, p. 344-345. Texte revu sur l'autographe. (LT 76, CG I, p. 432).

26 *Lettre LIX à Céline* (cf. *Histoire d'une âme*, p. 320). « Il faut que notre Père chéri soit bien aimé de Jésus pour avoir ainsi à souffrir », LT 82, CG I, p. 459.

27 *Lettre LXXXIX à Mère Agnès de Jésus* (*Histoire d'une âme*, p. 347) : « Je ne désire pas l'amour sensible mais seulement senti de Jésus ». Date rectifiée. (La première lettre à Mère Agnès est datée du 30-31 août 1890, LT 110, CG I, p. 557-558).

28 *Lettre CLXXXII à Céline* (cf. *Histoire d'une âme*, p. 322). Date rectifiée. (LT 211, CG II, p. 931).

29 *Lettre LXXXII, à Mère Agnès de Jésus* (cf. *Histoire d'une âme*, p. 347). (LT 104, 5-6 mai 1890, CG I, p. 528).

30 *Ibid.*, p. 347. Date rectifiée. (LT 114 du 3 septembre 1890, CG I, p. 566-567).

31 *Lettre CXIV à Céline* (cf. *Histoire d'une âme*, p. 329). (LT 135, CG II, p. 663-664).

32 H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, F. Alcan, 1933, p. 249.

33 *Lettre CXIV à Céline* (p. 329).

34 Tel est, pour le moment, l'état d'âme des deux sœurs.

35 Comment ne pas comprendre : le Belvédère pour le Carmel ?

36 *Lettre CXXIV à Céline* (cf. *Histoire d'une âme*, p. 332-333). Texte restauré sur l'autographe. (LT 145, CG II, p. 714).

37 *Ibid.*, p. 333. Texte revu sur l'autographe. (*Ibid.*, p. 714-715).

38 Ms A, 39r°, p. 131-132. A. Combes reprend la version de l'*Histoire d'une âme*, avec des différences typographiques (NdÉ).

39 Dans l'*Histoire d'une âme*, p. 313. (Ms A, 85v°, p. 214).

40 *Ibid.*, ch. VIII, p. 146-147. « Il me semble que si toutes les créatures avaient les mêmes grâces que moi, le Bon Dieu ne serait craint de personne, mais aimé jusqu'à la folie, et que par *amour* et non pas en tremblant, jamais aucune âme ne consentirait à lui faire de la peine... » (Ms A, 83v°, p. 211).

41 Cf. *Ibid.*, ch. viii, p. 147. (Ms A, 83v^o-84r^o, p. 211-212).

5. La notion thérésienne de l'amour

De 1895 à la mort

À prendre les choses de haut, la vie intérieure de Thérèse semble bien s'être articulée autour de deux dates principales : 1887 et 1895. En 1887, pour répondre aux grâces affectives les plus hautes, le choix définitif de la consécration religieuse la plus austère. En 1895, pour couronner le martyre intérieur du silence divin dans l'héroïsme d'une foi et d'une espérance de plus en plus vivaces, l'initiative singulière de l'offrande à l'Amour miséricordieux.

Toute Thérèse est là, mais son Dieu s'y trouve tout entier lui aussi, car à « l'incroyable ardeur » des juvéniles extases succède l'épreuve de choix des longues années ténébreuses, et l'admirable fidélité qui a gravi sans faiblesse la montagne du pur amour reçoit la triple réponse de l'adorable Trinité : l'équilibre dans la lumière et dans l'amour, puis, à partir de Pâques 1896, sa terrible rupture au bénéfice de l'amour nu, foi et espérance ayant comme disparu ; enfin, durant les derniers mois, la consommation dans la totalité de l'épreuve physique et spirituelle, le voile ne se déchirant qu'en cette ultime extase où, sous l'impétueux assaut de ce double amour se libérant mutuellement pour l'éternité, fut rompue la toile même de cette obscure et prodigieuse vie.

Nous ne pouvons essayer qu'en tremblant de suivre un tel itinéraire. Plus que jamais, nous allons côtoyer le mystère. N'attendons que d'une fidélité de plus en plus minutieuse aux textes thérésiens, du bienveillant secours que leur auteur ne peut manquer d'accorder à qui ne désire que la comprendre en sa vivante vérité, et du pénétrant contrôle de ses sœurs, le salut d'une exégèse difficile et l'espoir de ne pas nous égarer.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et d'abord, celle que Thérèse veut offrir, ce n'est pas cette petite carmélite prise en ses limites naturelles, et ce qu'elle veut offrir, ce ne sont pas ses propres mérites : devant Dieu, qu'est-ce que tout cela pourrait représenter ? Celle que Thérèse veut offrir, c'est cette élue de Dieu qui sait, par sa foi, que le Père l'a tellement aimée qu'il a donné son « Fils unique pour être *son* Sauveur et *son* Époux » ; celle qui possède, par conséquent, « les trésors infinis de ses mérites », et que Dieu ne considère « qu'à travers la Face de Jésus et dans son Cœur brûlant d'amour ».

Ainsi assumée par Jésus, Thérèse commence par offrir au Père avec bonheur les mérites de son Fils. Ils sont à elle : elle les lui donne.

Mais Jésus n'est pas le seul qui ait su aimer le Père. Prenant « tous les mérites des saints qui sont au ciel et sur la terre, leurs actes d'amour et ceux des saints Anges », Thérèse les joint à sa première offrande. Enfin, se tournant vers sa « Mère chérie », la Sainte Vierge, Thérèse la choisit comme une médiatrice dont elle offre à la « bienheureuse Trinité l'amour et les mérites » et à laquelle elle « abandonne *son* offrande, *en* la priant de la présenter » elle-même au Bon Dieu.

Telle est, d'ores et déjà, en vertu de sa vocation et de son alliance avec Jésus, la famille de celle qui songe à demander une faveur si haute. Les conditions sont donc très favorables, et la parole de Jésus l'assure d'être exaucée : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera » (Jn 16,23). D'ailleurs, elle connaît l'une des lois de la libéralité divine : plus Dieu veut donner, plus il fait désirer¹⁹.

Or – et sur ce point la liaison des idées est si étroite que Thérèse a manifestement raison contre le théologien timoré qui lui a fait corriger son texte – Thérèse sent en son cœur des désirs

infinis, c'est-à-dire certainement, d'après tout ce que l'on sait de sa pensée et toutes les exigences du contexte, des désirs objectivement infinis, en ce sens qu'aucune créature ne peut les combler, – elle en est sûre depuis toujours, – mais Dieu seul²⁰. Si donc Dieu fait désirer l'infini, c'est qu'il veut répondre lui-même à ce désir. S'il n'avait fait désirer que l'immense, l'immensité de la créature aurait pu suffire à combler de désir. Non, l'argument thérésien est solidement construit et théologiquement correct : nous devons le respecter dans sa forme spontanée et originale, car c'est précisément ici que s'articule l'offrande même de Thérèse.

Une âme qui est sûre de désirer l'infini peut demander avec confiance à Dieu de venir en elle et de prendre possession d'elle-même : Dieu répondra, puisqu'il proportionne les désirs aux dons qu'il veut accorder. Il répondra si bien que Thérèse espère trouver en cette réponse le remède divin à l'une de ses souffrances les plus profondes. Sa grande épreuve est de ne pouvoir recevoir la sainte communion aussi souvent qu'elle le désirerait. Mais il appartient au Tout-Puissant de faire ce qu'il n'est pas possible à Thérèse, malgré son désir, de réaliser. Qu'il accepte son offrande : elle deviendra son hostie.

Une hostie ? N'est-ce pas le point consacré de la Présence réelle ? Que le Tout-Puissant fasse donc son Tabernacle de cette hostie qui ne désire que s'abandonner à sa possession²¹. Le désir infini sera alors satisfait : livrée au Dieu toujours présent en elle, Thérèse pourra le « consoler de l'ingratitude des méchants », à la condition qu'il la prive de « la liberté de *Lui* déplaire ». Et s'il lui laisse encore quelques faiblesses, que chaque chute devienne un principe de progrès sous l'action purificatrice d'un « regard » qui consume toutes ses imperfections et la transforme en le feu même qui la brûle :

Dieu²².

À ce point de sa prière, Thérèse interrompt sa demande pour remercier Dieu de toutes les grâces qu'il lui a déjà accordées, en tout premier lieu pour l'avoir purifiée par la souffrance. Le motif de cette action de grâces est tout inspiré de la notion thérésienne de la vie, car c'est en pensant à son ciel et au jugement dernier que Thérèse éprouve cette vive reconnaissance. Ayant porté la croix avec Jésus, elle espère Lui ressembler au ciel « et voir briller sur *son* corps glorifié les sacrés stigmates de *la* passion », quoiqu'ils n'aient pas été accordés à son corps mortel. L'amour ne vaut-il pas mieux que les signes sensibles ?

Cet amour n'a pas changé de nature depuis son enfance la plus tendre. Il lui inspirait alors de « faire plaisir à Jésus²³ ». Aujourd'hui, au moment où Thérèse prend ses dispositions intimes les plus décisives pour assurer, avec sa béatitude éternelle, le triomphe de l'Amour, c'est toujours l'unique but qu'elle poursuit directement. Non qu'elle oublie ou repousse les récompenses nécessairement attachées à cet amour. Son exil achevé, elle espère « jouir » de son Dieu « dans la patrie ». Mais sa vie n'est pas animée par le désir d'accumuler des mérites qui lui assurent ce bonheur. Ce serait même méconnaître Thérèse que de croire qu'elle se simplifie autour d'une intention dominante d'amour de bienveillance. Elle s'oublie ; tellement qu'elle ne songe qu'au « Cœur sacré » qu'elle veut consoler, à la libération de son amour, et aux âmes qui, par son sacrifice, seront sauvées pour L'aimer éternellement²⁴.

C'est alors, mais seulement alors, après avoir considéré tous ces plans successifs où s'étagent le monde surnaturel tout entier et les perspectives du dernier jour, que Thérèse revient sur elle-même et définit les conditions précises de sa donation.

Ce qu'elle donne ? Un vide à remplir. D'elle-même, et même

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sainte avait écrit primitivement : « Je sens en mon cœur des désirs *infinis* ». Ce terme lui paraissait mieux traduire la véhémence de ses aspirations. Sur le conseil du R. P. Lemonnier, elle adopta l'adjectif : *immense*, théologiquement plus exact ». – L'adjectif *immense* ne serait théologiquement plus exact que si Thérèse n'entendait pas qualifier par ce mot que la *véhémence* de ses aspirations. Mais si c'est leur objet même qu'elle vise ? Quoi qu'il en soit, le texte dont le *Petit catéchisme* donne le fac-similé contient le mot *immense*, sans rature. Il est donc postérieur aux observations du R. P. Lemonnier. C'est sur son tout premier texte que la substitution fut faite par Thérèse, de même que l'addition, à la demande de sa sœur Marie du Sacré-Cœur, des deux mentions du Cœur de Jésus (§ 2 et 8).

21 *Offrande de moi-même...*, dans *l'Histoire d'une âme*, p. 306. (Pri 6, p. 963).

22 *Ibid.*, p. 306 : « comme le feu qui transforme toute chose en lui-même ». (*Id.*).

23 Cf. *L'Esprit de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 9-10.

24 *Offrande de moi-même...*, p. 306. (Pri 6, 2r°, p. 963).

25 Cf. Is 64,6 : *quasi pannus menstruatae universae justitiae nostrae*.

26 *Offrande de moi-même...*, p. 306-307. (Pri 6, 2r°, p. 963-964).

27 *Ibid.*, p. 307. (Pri 6, 2v°, p. 964).

28 C'est ici, on le voit, que le censeur aurait dû faire corriger *infini*.

29 Ct 4, 6.

30 *Offrande de moi-même...*, p. 307 (Pri 6, 2v°).

31 *Novissima Verba*, p. 51-52, et Documentation du carmel de Lisieux ; cf. *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 226, et Mgr LAVEILLE, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 355-356. (DE 7.7.2, p. 1027).

32 Ms A, 84r°-v°, p. 212-213.

33 *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 152. (Ms C, 1v°, p. 236).

34 *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 157. (Ms C, 5r°, p. 240).

35 *Ibid.*, ch. IX, p. 158-159. (Ms C, 6v°, p. 242-243).

36 *Ibid.*, ch. IX, p. 159-160. (*Id.*).

37 *Ibid.*, ch. IX, p. 160. Elle ajoute : « J'ai peur même d'en avoir trop dit ». (Ms C, 7r°, p. 243).

38 *Ibid.*, ch. IX, p. 161. (Ms C, 7v°, p. 244).

39 *Ibid.*, La suite est décisive : « Maintenant elle ne produit qu'une chose : enlever tout sentiment de satisfaction naturelle dans mon aspiration vers la patrie céleste ». (Ms C, 7v°, p. 244).

40 Cette découverte capitale est consignée dans le chapitre xi de l'*Histoire d'une âme*. Or, ce chapitre a été pensé le 8 septembre 1896, écrit le 13. Thérèse y raconte un rêve qu'elle reporte expressément au 10 mai 1896 : cf. p. 211. Elle considère ce rêve comme une grâce, et cette grâce « comme le prélude des grâces plus grandes encore » que rapporte la suite du même chapitre, c'est-à-dire précisément la prise de conscience de sa vocation à l'amour.

41 *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 160. (Ms C, 7r°, p. 243).

42 *Ibid.*, ch. XI, p. 213-214. (Ms B, 2v°-3r°, p. 224).

43 Cf. 1Co 12,4-30.

44 *Ibid.*, ch. XI, p. 215 (Ms B, 3v°, p. 226) et 1Co 12,31 et 13.

45 *Ibid.*, ch. XI, p. 216. (Ms B, 3v°, p. 226).

46 *Histoire d'une âme*, ch. XI, p. 216, suite immédiate du texte. (Ms B, 3v°, p. 226).

47 *Lettre CLXXV, à sœur Marie du Sacré-Cœur*, partie citant sa méditation du 8 septembre 1896. Le « petit oiseau » représente Thérèse elle-même. (Ms B, 5r°, p. 229-230).

48 Cf. Fr. Stéphane-J. PIAT, *Deux âmes d'Évangile : François d'Assise, Thérèse de Lisieux*. Éditions franciscaines. Paris, s. d. (1943), in-8° de 125 pages.

49 *Lettre CLXXV, à Sœur Marie du Sacré-Cœur*, un peu plus loin. (Ms B, 5v°, p. 231-232).

50 *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 160. (Ms C, 7r°, p. 243).

51 *Ibid.*, ch. IX, p. 160. (Ms C, 7r°, p. 243).

52 Le 30 septembre, après 15 heures : cf. *Novissima verba*, p. 194, où Thérèse ajoute : « au contraire ! ». Pour la suite, voir *Novissima Verba*, p. 195-197, et *Histoire d'une âme*, ch. XII, p. 254-255. (DE 30.9, p. 1144).

6. La notion thérésienne de la vocation religieuse et de l'apostolat

En admettant qu'il reste, dans la vie et la doctrine de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, des points obscurs ou d'interprétation délicate, il ne semble pas que tel soit le cas de ceux que nous nous proposons d'étudier en ce chapitre. Sachant ce que nous savons maintenant de cette âme prédestinée, connaissant sa notion de la vie et sa notion de l'amour, nous ne pouvons douter que la vocation religieuse se soit présentée à elle comme une conséquence pratiquement inévitable de ces deux convictions fondamentales, et il ne doit pas être difficile de trouver le lien qui relie certainement le désir de l'apostolat à une vocation religieuse ainsi conçue. Dès cinq ou six ans, Thérèse a senti, et même compris, que la phase de vie humaine qui se déroule sur la terre n'est qu'une préparation à la vraie vie, qui est celle du ciel : pas de vrai bonheur possible dans une vie destinée à la mort. Faite d'ailleurs pour l'infini, l'âme humaine ne peut trouver ici-bas d'objet digne de son amour : il lui faut Dieu. Autant de convictions précoces que sont venues confirmer et orienter des grâces de choix : transformation spirituelle de la première Communion, quasi-extases du Belvédère... Ainsi éclairée, ainsi sublimée, une telle âme devait se sentir appelée de Dieu : nous n'avons pas hésité à nouer un lien étroit et immédiat entre Belvédère et Carmel. La logique préside à un pareil destin.

Rien, semble-t-il, de plus satisfaisant : en vérité, rien de plus faux. Plus on insiste sur ces préludes de vocation, plus on découvre à quel point Thérèse fut détachée de toute créature et happée par Dieu seul, moins on voit où placer, dans une telle âme et une telle vie, notion et pratique de l'apostolat. Cette difficulté est un indice du caractère fallacieux de la méthode

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dieu, l'amour ardent et, en un sens, exclusif, de Jésus-Eucharistie, ont conduit son âme à la Croix de Jésus. La Croix de Jésus va lui apprendre l'amour des âmes, et cet amour, parce qu'il ne différera pas de son amour de Jésus, va prendre sa vie jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la folie.

Rien n'est plus digne d'attention que la liaison des idées qui a procuré cette extension de la charité thérésienne. Le premier mouvement a été un mouvement d'amour pour Jésus. Comment ! Le Sang de son Jésus coule, et là, au pied de la Croix, il n'y a vraiment personne pour s'emparer de ce trésor ? C'est donc, et ce sera pour toujours sa place. Mais ce Sang qu'elle recueille avec tant d'avidité tendresse, c'est « la divine rosée du salut ». Autour de cette notion de salut s'opère comme nécessairement la conversion de Thérèse vers les âmes. À partir du moment où elle se représente comme détentrice personnelle de la rançon de tous, sa résolution comporte inévitablement un deuxième geste. Ne pouvant garder jalousement pour elle ce qui doit être le bien de tous, elle répandra sur toutes les âmes cette divine rosée de salut²⁷.

*

Cet humble dimanche vert après la Pentecôte est donc, malgré la liturgie, dans l'histoire de la Rédemption universelle un dimanche de première classe dont l'octave couvrira l'éternité. L'enfant qui sort de la cathédrale Saint-Pierre ne porte plus seulement dans son cœur le secret d'une vocation sublime destinée à lui ouvrir au plus tôt le ciel. Dépouillée, par un prodige de grâce, de ses préoccupations uniquement personnelles, transportée au pied de la Croix qu'elle ne quittera plus que pour s'étendre à son tour sur elle, elle est sacrée consolatrice de Jésus et rentre dans sa vie quotidienne avec une sensibilité nouvelle et des désirs capables de bouleverser non

seulement son paisible entourage, mais le monde mystérieux des âmes et les décrets mêmes de la Justice de Dieu.

Son cœur, naguère encore si faible que ses larmes jaillissaient pour un rien, son cœur, « à chaque instant », retentit de la voix la plus bouleversante qui ait jamais fait vibrer les cœurs humains. J'ai soif ! Le cri de Jésus mourant devient la consigne urgente et impérieuse de cette fillette de quatorze ans, et chaque fois que cette voix secrète renouvelle sa clameur, c'est « une ardeur inconnue et très vive » qui « dévore » ce jeune cœur²⁸. À son tour, il est torturé de la même soif. Et c'est dans une participation aussi étroite que possible au tourment suprême du Sauveur que Thérèse apprend qu'il n'est pour cette soif divine qu'un seul apaisement : sauver ! « Arracher à tout prix les pécheurs aux flammes éternelles », voilà désormais sa mission, parce que c'est le seul rafraîchissement que l'on puisse faire accepter au divin Crucifié.

À tout prix ? Qu'est-ce à dire ?

L'expérience que Thérèse, toujours avisée, résolue et pratique, tenta bientôt nous l'apprend. Cela veut dire au prix de tous les sacrifices, de toutes les audaces et surtout au prix du renoncement à ses propres mérites afin de s'emparer des mérites infinis de Notre-Seigneur et des trésors de la Sainte Église. C'est l'expérience Pranzini.

Pour apprécier cette expérience à sa valeur, il faut, comme nous venons de le faire, la remettre exactement dans son contexte psychologique. Thérèse vient d'être appelée à se tenir au pied de la Croix pour travailler efficacement au salut des âmes. Sans l'ombre d'une hésitation, elle accepte cette grâce et se met à l'œuvre avec les ressources que Jésus lui confie. C'est la marque même des authentiques faveurs divines de porter avec elles la calme certitude qui met à l'abri du doute ou du vertige.

Mais cette vie est tellement nouvelle ! Ses ambitions sont si démesurées pour une âme si neuve ! Dieu n'accordera-t-il pas un signe au moins à son élue ?

Il l'accorde ! Sur l'échafaud, Pranzini baise par trois fois le Crucifix. Thérèse, par le Sang du Christ, est donc devenue rédemptrice efficace. Quelle divine réponse, et désormais quelle extraordinaire activité !

J'avais donc obtenu le signe demandé, et ce signe était bien doux pour moi ! N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin, que la soif des âmes avait pénétré dans mon cœur ? Je voulais leur donner à boire ce sang immaculé, afin de les purifier de leurs souillures ; et les lèvres « de mon premier enfant » allèrent se coller sur les plaies divines ! Quelle réponse ineffable ! Ah ! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour ; il me semblait entendre Jésus me dire tout bas comme à la Samaritaine : « Donne-moi à boire ! » (Jn 4,7) C'était un véritable échange d'amour : aux âmes je versais le sang de Jésus, à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire ; ainsi je pensais le désaltérer ; mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense²⁹.

Quel progrès ! Nous avons vu naguère à quelle précision, à quelle profondeur, à quelle efficacité sur sa conduite arrivèrent, en cette année 1887, ses notions de la vie et de l'amour. Nous constatons aujourd'hui qu'à l'époque même où elle recevait les grâces exaltantes du Belvédère, Thérèse apprenait de Dieu lui-même à confondre sa vocation religieuse avec son extraordinaire appel à l'apostolat le plus surnaturel.

Quelque temps, elle eut à exercer une autre forme d'apostolat. Elle visitait et catéchisait de petites filles pauvres. Sa joie, alors, était grande, surtout lorsqu'elle constatait la confiance qu'obtenait sa parole et la merveilleuse efficacité des arguments proprement religieux sur des âmes d'enfants³⁰.

Nous savons même, par un témoignage extrêmement important

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Thérèse le redit avec précision au début du *Chemin de perfection* » (*Chemin de perfection*, 1-3)...

35 Cf. la pénétrante étude de M. le chanoine THELLIER DE PONCHEVILLE, *La vie active d'une contemplative : Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Paris, s. d., Procure générale du Clergé.

36 Cf. *Histoire d'une âme*, ch. VI, p. 94-95. (Ms A, 55v°, p. 163 sv.).

37 *Lettre VI à Céline*, dans l'*Histoire d'une âme*, p. 322, qui rapproche les lettres LXXII (14 juillet 1889) et LXXIV (15 octobre). (LT 94, CG I, p. 494-495, et LT 96, CG I, p. 503-505).

38 Jn 4,35.

39 *Lettre XII à Céline*, dans l'*Histoire d'une âme*, p. 329. Texte revu sur l'autographe de la *Lettre CXIV*. (LT 135, CG II, p. 663).

40 *Lettre VIII à Céline*, p. 325. Texte revu sur la *Lettre LXXXVIII*. (LT 108, CG I, p. 540).

41 *Lettre CVIII à Céline*, du 8 juillet 1891. (LT 129, CG II, p. 641).

42 On savait déjà que, lors de sa dernière maladie, le P. Hyacinthe avait spontanément demandé la visite de l'archiprêtre des Arméniens de Paris. Depuis que ces lignes ont été écrites, un témoignage que rien ne me permet de suspecter m'a affirmé que Mgr Kibarian aurait administré au malade les derniers sacrements selon le rite arménien, qui comprend normalement confession et communion.

43 Cf. *Histoire d'une âme*, ch. VII, p. 118. (Ms A, 69v°, p. 187).

44 *Ibid.*, ch. VII, p. 127. (Ms A, 73v°, p. 193).

45 *Ibid.*, ch. IX, p. 165. (Ms C, 11v°, p. 249).

46 *Ibid.*, ch. IX, p. 165 ; citant ici Jn 15,13. (Ms C 11v°-12r°, p. 249-250).

47 *Histoire d'une âme*, ch. IX, p. 166-167. (Ms C, 12r° et 12v°, p. 250-251).

48 *Ibid.*, ch. IX, p. 169-170. (Ms C, 16v°, p. 256).

49 Documentation du carmel de Lisieux.

50 *Histoire d'une âme*, ch. X, p. 200-201. (Ms C, 34r°-v°, p. 281-282).

51 *Novissima Verba*, p. 81. (DE 17.7, p. 1050).

52 *Ibid.*, p. 82. (Cf. DE 17.7, p. 1050).

53 *Ibid.*, p. 194. (DE 30.9, p. 1144).

7. Notion et pratique thérésiennes de l'exercice de l'oraison mentale

Bien que la vie de Thérèse au Carmel ne puisse en aucune manière être réduite à l'exercice continu d'une contemplation intellectuelle, il n'en reste pas moins que, carmélite, Thérèse de l'Enfant-Jésus est essentiellement une contemplative soumise à une règle très stricte et astreinte à cette forme éminente de prière mentale qui porte par excellence le nom d'*oraison*.

Telle qu'elle l'observe à Lisieux, cette règle lui prescrit deux heures d'oraison par jour. De 5 heures à 6 heures du matin, en été, de 6 à 7 en hiver ; puis de 17 à 18 heures, Thérèse, comme toutes ses sœurs, doit délaissier toute autre occupation, se mettre en présence de Dieu, et, dans le secret de son âme silencieuse, prier le Seigneur.

Le problème, pour elle et pour tous les spirituels, est de savoir comment employer ces deux heures de sublime face-à-face ou cœur à cœur, qui constituent, au sentiment des plus grands maîtres, l'apprentissage et l'anticipation de la vie même du ciel.

Tel est, strictement et rigoureusement, le problème que nous devons maintenant considérer, car, sur ce point, capital et délicat entre tous, Thérèse de Lisieux a son mot à dire, sa leçon à donner. Son mot paraît si simple, sa leçon si limpide, que l'histoire a mis quelque temps à découvrir la nature véritable, à mesurer la profondeur, à apprécier la valeur psychologique de cet enseignement. Après Thérèse d'Avila, notre « petite Thérèse » aurait-elle donc quelque chose à nous apprendre en matière d'oraison ?

Les interprètes les plus sûrs donnent parfois l'impression d'en avoir douté. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ont hésité à aller jusqu'au bout de leurs exégèses les plus correctes.

Volontiers, ils proclament que la théoricienne de la petite voie d'enfance spirituelle a, par une conséquence toute naturelle, libéré les âmes d'une tyrannie invétérée, celle des méthodes d'oraison¹.

Il est vrai : Thérèse de Lisieux est une libératrice ; mais si l'on veut bénéficier de la libération qu'elle nous propose et en étendre les bienfaits sans s'exposer aux plus regrettables méprises, il convient d'examiner cette question technique avec toutes les ressources que notre méthode d'investigation psychologique et chronologique a mises à notre disposition. On ne tarde pas alors à s'apercevoir que l'on s'est un peu trop souvent contenté d'une vérité partielle, qu'il n'est pas impossible de dépasser en son propre sens. Le point où l'on se trouve ainsi peu à peu conduit par l'examen attentif de l'expérience thérésienne en matière d'oraison se situe à une telle profondeur psychologique et même théologique, que l'on ne peut éviter de se demander si ce n'est pas Thérèse de Lisieux qui a posé et résolu de la façon la plus universellement valable, parce que la plus radicale, ce vieux problème où éclate depuis si longtemps la gloire incomparable des plus grands Docteurs du Carmel.

*

Tout enfant, Thérèse ne savait pas, nous dit-elle, ce que c'est que méditer². Comprenons que personne, encore, ne lui avait appris qu'il existe une certaine forme d'activité spirituelle qu'on appelle *méditation* ; personne, encore, ne lui avait dit : voici comment il faut s'y prendre pour méditer. Autour de sa cinquième année, son papa l'emmenait souvent avec lui à la pêche. Elle essayait parfois de l'imiter, mais elle aimait mieux s'asseoir à l'écart pour penser. Alors, dit-elle, « mes pensées devenaient bien profondes³ ». Et sur quoi portaient donc ces

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans cette période, nous décrivons un segment de vie où la prière n'apparaît qu'en liaison vitale avec l'action même de Dieu sur l'âme de Thérèse, plutôt que la structure habituelle de cet exercice quotidien que l'on appelle « oraison mentale » et qui a pour fin de conduire l'esprit d'un état de distraction à l'union de charité avec Dieu.

Thérèse a-t-elle alors jamais *fait oraison* en ce sens précis ? Documentés comme nous le sommes, je ne vois pas qu'on puisse répondre avec assurance ni oui ni non. Ce qui me paraît certain, c'est que la leçon de Sœur Henriette n'a pas fait de Thérèse sa disciple en matière d'oraison. Elle l'a peut-être confirmée en ses dispositions filiales envers le Père ; elle ne l'a pas enfermée dans ses limites.

Très pieuse, Thérèse prie beaucoup. Elle est très attentive aux initiatives divines en son âme. Elle répond sans aucun retard aux moindres attrait de la grâce. Il semble qu'une telle ferveur prédispose une belle âme à toutes les exigences de la vie spirituelle la plus pure. Loin d'être systématiquement hostile à toute méthode, Thérèse a demandé très tôt qu'on lui en enseignât une. Nous ne pouvons savoir si, dans cette période, elle n'en a vraiment adopté aucune, mais tout nous inviterait plutôt à penser qu'elle a pratiqué alors, avec une souplesse très grande et relative surtout à l'horaire ou aux conditions extérieures de cet exercice, une méthode comportant essentiellement lecture méditée et ardents élans d'amour.

Ces premières observations sont fort importantes. L'essentiel n'est pourtant pas là. Voyons ce que devint, au Carmel, l'oraison de notre petite Thérèse.

*

Au Carmel, c'est bien plutôt la souveraine liberté du

Pédagogue divin que celle de son épouse qui se manifeste. L'oraison de Thérèse y est inséparable de tout cet ensemble de crises intérieures et de purification déchirantes dont j'ai essayé de retracer les grandes lignes et d'évoquer le caractère parfois dramatique. Isoler de ce complexe spirituel l'oraison thérésienne pour la définir en soi serait une méthode fort dangereuse, car l'idée que Thérèse s'est faite alors de l'oraison et l'attitude intérieure qu'elle a dû adopter pendant ces deux heures quotidiennes d'entretien avec son Bien-Aimé dépend directement de l'attitude que son Bien-Aimé a prise avec elle.

Or, nous l'avons vu, dès son entrée au Carmel, le Dieu passionnément aimé qui venait de se donner si libéralement à son amour, se soustrait à sa ferveur. Sa vie intérieure devient une vie d'absence crucifiante. Mais c'est précisément dans l'oraison, au moment privilégié où devrait s'établir ce prodigieux dialogue entre l'Époux et l'épouse, que ce silence de Dieu place l'âme recueillie devant une désespérante solitude.

Ici, plus que jamais, il faut bien prendre garde à ne pas confondre exercice d'oraison et prière, car pour Thérèse il n'en va pas de l'un comme de l'autre. Pour elle,

La prière c'est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie. Enfin c'est quelque chose d'élevé, de surnaturel, qui dilate l'âme et l'unit à Dieu²¹.

Rien de mieux, mais cela c'est la prière qui suit le mouvement de la vie, ce n'est pas la longue oraison imposée par la Règle. Pour l'exercice même de l'oraison, l'élan du cœur ne suffit pas. Et pour Thérèse, l'oraison strictement dite est une longue sécheresse. Sur ce point dont il n'y a pas à démontrer l'importance, les textes sont nombreux et formels.

Depuis la retraite de prise d'habit – janvier 1889 : « Rien auprès de Jésus : Sécheresse, Sommeil²² » – en passant par

l'année suivante – « La sécheresse augmente²³ » – et la retraite de profession – septembre 1890 – « Je ne comprends pas la retraite que je fais, je ne pense à rien, en un mot, je suis dans un souterrain bien obscur²⁴ », – jusqu'à la fin, sécheresse est le leitmotiv de Thérèse quand il s'agit de qualifier son oraison, et non seulement son oraison, mais ses actions de grâces après la communion. En 1895, elle écrit :

Que vous dirai-je, ma Mère, de mes actions de grâces en ce temps-là²⁵ et toujours ? Il n'y a pas d'instant où je sois moins consolée²⁶.

Ce qu'elle traduit poétiquement en disant que Jésus dort en son âme :

Jésus dormait comme toujours dans ma petite nacelle²⁷.

C'est une épreuve redoutable par sa continuité, mais ce n'est qu'une face de l'épreuve. Le plus grave n'est pas ce sommeil de l'Époux, dont elle dira en 1895, ou au début de 1896 :

Il ne se réveillera pas sans doute avant ma grande retraite de l'éternité²⁸.

C'est le sommeil de l'épouse elle-même. Car, dans l'oraison et l'action de grâces, Thérèse de l'Enfant-Jésus, bien souvent, malgré elle, s'endort, et d'un sommeil qui, semble-t-il, n'a rien de mystique.

Cette enfant aurait eu besoin de beaucoup de sommeil. Ne dormant pas assez la nuit, elle s'assoupissait souvent pendant les heures d'oraison et pendant l'action de grâces. Elle n'hésite pas à le déclarer elle-même : le sommeil dont nous venons de l'entendre parler dans sa retraite de prise d'habit, c'est le sien. En 1894 et 1896, encore :

Je devrais me désoler de dormir bien souvent pendant mes oraisons et mes actions de grâces²⁹. – Malgré lui, ses petits yeux se ferment et le pauvre petit être s'endort, croyant toujours fixer son Astre chéri³⁰. – Les distractions et le sommeil viennent m'importuner³¹.

Distractions d'ailleurs les plus extravagantes comme on

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

extraordinaires que la libéralité divine accorde à qui bon lui semble, soit de méditer efficacement un livre spirituel approprié à ses besoins, surtout l'Évangile. Chacune doit faire tout son possible pour s'activer contre l'invasion subtile du redoutable ennemi qu'est le sommeil.

Mais si les conditions physiques, ou une épreuve spéciale, rendent ces efforts infructueux, si l'on succombe quand même aux distractions ou au sommeil, il ne faut abandonner ni cet exercice indispensable, ni la méthode qui réussit partiellement, ni le calme intérieur. Il faut transformer cette épreuve en une excellente leçon d'humilité et d'abandon à l'opération secrète et constante du Dieu vivant. Il faut même être bien convaincu que, tout compte fait, mieux vaut cette fidélité à une oraison maintenue veille que veille qu'une profusion de grâces extraordinaires, parce que cet insuccès partiel est l'épreuve de notre foi, et que, selon une formule typiquement thérésienne, « nous n'avons que cette vie pour vivre de foi⁶⁴ ».

*

La conséquence pratique, en laquelle je trouve la libération thérésienne proprement dite, c'est qu'il ne faut pas désirer être libéré d'une médiocrité interne qui plaît à Dieu parce qu'elle est au service de ses propres fins. Il faut savoir s'y complaire, puisqu'elle lui plaît, tant qu'elle lui plaît, et uniquement parce qu'elle lui plaît en nous diminuant à nos propres yeux et aux siens. Et ce silence divin doit devenir notre leçon la plus féconde de vie en Dieu, non pas du tout en nous suggérant de nous affranchir de toute méthode proprement dite, tant qu'il nous reste possible d'avoir une certaine activité mentale, ou en nous invitant à détendre notre effort personnel sous prétexte qu'il reste inefficace, mais en nous apprenant que nos relations intérieures avec Dieu ne doivent pas être limitées au temps

qu'une règle précise nous prescrit de lui consacrer, mais étendues à la journée entière de façon à respecter par-dessus tout les libres initiatives d'une grâce qui ne chôme jamais et qui, même dans notre sommeil, ne cesse de nous travailler secrètement.

Ainsi Thérèse trouve en son pénétrant et souple génie le secret tout paulinien de faire de sa misère le principe de sa grandeur parce que, sans rien sacrifier des exigences de l'ascèse, elle découvre aussi bien dans ses déficiences involontaires que dans ses plus héroïques fidélités à la Règle le moyen de passer de l'ordre ascétique à l'ordre mystique en se livrant avec amour aux plus déconcertantes exigences du Dieu qui a fait de son âme son royaume.

C'est là, en dernière analyse, se replier sur cette notion fondamentale de prière pure que l'on dégageait naguère d'une longue enquête historique et que l'on identifiait avec l'adhésion de l'âme profonde à l'opération que Dieu accomplit en elle⁶⁵.

Par cette intuition magistrale et par l'équilibre vraiment admirable qui caractérise sa position complexe et nuancée, Thérèse opère beaucoup plus universellement et beaucoup plus profondément qu'on ne l'a cru la libération spirituelle des âmes adonnées à l'oraison mentale parce que, non contente d'apprendre aux plus faibles à aimer, par pur amour de Dieu, leur faiblesse même, elle prémunit les plus puissamment actives ou les plus comblées de grâces mystiques, non contre une fidélité à une méthode qui leur réussit, mais contre la séduction de leur succès intérieur, en leur rappelant que l'oraison n'a nullement pour fin de leur procurer une complaisance en elles-mêmes, mais en Dieu seul ; ce qui doit, en définitive, les contraindre toutes, quel que soit leur état intérieur, à faire, avec un désintéressement parfait, de cet exercice nécessaire et où

Dieu lui-même opère infiniment plus qu'elles-mêmes, le levier qui, ainsi appuyé sur le Tout-Puissant, trouve, en l'embrasement d'un amour toujours pur, la divine force de soulever le monde et de sauver.

Voilà, me semble-t-il, la notion et la pratique de l'oraison que l'Église a voulu sanctionner en canonisant Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face.

P. S. – Ce chapitre imprimé, j'ai le regret de constater, plus peut-être qu'en aucun autre, combien il reste éloigné de l'idéal que je m'étais proposé, combien même il risque de provoquer d'erreurs d'interprétation. Sans pouvoir espérer que quelques lignes suffisent à toutes les mises au point désirables, qu'on me permette tout au moins d'insister sur cinq observations essentielles :

1°) Si j'appuie, un peu lourdement peut-être, sur les différences qui me semblent distinguer l'oraison de Thérèse de celle que lui proposait l'excellente Sœur Henriette, ce n'est pas du tout avec le dessein de minimiser cette « oraison du cœur », mais seulement afin de dégager la position proprement thérésienne de celles qui lui ressemblent. Plus la ressemblance est étroite, plus les chances d'erreur sont grandes, plus le discernement est délicat, plus l'analyse doit être poussée et précise ;

2°) D'autre part, de l'oraison thérésienne au Carmel sont seulement étudiées ici les conditions physiologiques et le problème précis qu'elles posaient à l'inlassable ferveur de la sainte moniale. Rien ne serait plus injuste et plus néfaste que de confondre cette analyse très précise, portant sur un élément méthodiquement isolé dans un ensemble très complexe, avec un exposé d'ensemble sur *la prière thérésienne*. De toutes parts, un tel exposé devrait déborder ce qui a pu être dit ici, et il rendrait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toujours ». C'est alors que son âme commence à prendre ses dimensions. Ne pouvant aucunement douter qu'elle soit née pour cette gloire éternelle, elle conclut sans hésiter que le seul moyen d'y parvenir est d'être une sainte, et non pas une sainte quelconque, mais « une *grande sainte*²⁰ ».

Voilà Thérèse, la petite Thérèse, à dix ans. Ce n'est certes pas sa première Communion qui contrarie cette magnanime orientation vers la gloire éternelle : en cette première rencontre intime avec « le Maître et le Roi », Thérèse reçoit « la Force divine » et c'est « toute la joie du ciel » qui remplit son cœur²¹.

Fort zélée à préparer sa petite sœur aux communions qui suivirent, Marie, son aînée, lui dit un jour qu'au lieu de lui faire connaître la souffrance, « le Bon Dieu, sans doute, *la* porterait toujours comme un petit enfant ». Nous y voici ? Nullement, car après sa communion du lendemain, Thérèse réagit contre cette perspective douce et puérile :

[son] cœur s'enflamme d'un vif désir de la souffrance, avec la certitude intime qu'il *lui* est réservé un grand nombre de croix. Alors, *son* âme se trouve inondée de telles consolations *qu'elle n'en eut* point de pareilles en toute sa vie²².

La nuit de Noël 1886, voici d'après elle, ce qui se passa :

En se rendant faible et petit pour l'amour de Thérèse, Jésus la rendit forte et courageuse ; il la revêtit de ses armes, et depuis je marchai de victoire en victoire, commençant pour ainsi dire une *course de géant*²³.

Et l'année suivante, elle nous confie :

J'avais toujours aimé le grand, le beau ; à cette époque, je fus prise d'un désir extrême de savoir²⁴.

Que se passe-t-il donc, pour elle, en ce tournant décisif de sa vie, où, comme elle dit, l'heure est venue d'être aimée ? Tout simplement – mais non, certes, petitement ! – que c'est le Seigneur lui-même qui la choisit, qui étend sur elle son manteau afin de la rendre « belle à ses yeux » et d'en faire « une

puissante reine²⁵ ». Ainsi élue, Thérèse marche par une voie si droite et si lumineuse qu'elle ne sent « pas le besoin d'aucun autre guide que Jésus²⁶ ». L'été 1887 lui apporte la conviction qu'elle reçoit des grâces comparables à celles des plus grands saints²⁷.

Écartée alors du Carmel par un Supérieur intraitable, elle grandit encore dans l'amour de Dieu et connaît parfois des élans, de véritables transports²⁸. Ayant invoqué les puissances spirituelles les plus hautes, elle entre au Carmel²⁹. De ce désert qui doit faire d'elle une grande sainte, elle écrit à sa sœur Céline de 1888 à 1894, quarante-cinq lettres où éclate l'allégresse d'une âme magnifiquement sensible à ce que le christianisme a de plus exaltant :

Devenir des dieux nous-mêmes ! Oh ! quelle destinée ! Que notre âme est grande ! Élevons-nous au-dessus de ce qui passe, tenons-nous à distance de la terre ! plus haut, l'air est pur !³⁰

Céline, penses-tu que sainte Thérèse ait reçu plus de grâces que toi ?... pour moi, je ne te dirai pas de viser à sa sainteté séraphique, mais bien *d'être parfaite comme ton Père céleste est parfait*. Nos désirs infinis, ne sont donc ni des rêves ni des chimères, puisque Jésus nous a lui-même fait ce commandement³¹.

Quel privilège Jésus nous fait en nous envoyant une si grande douleur ! Ah ! *l'éternité* ne sera pas trop longue pour l'en remercier. Il nous comble de ses faveurs comme il en comblait les plus grands saints !³²

Demain, dans une heure, nous serons au port ! Quel bonheur !... Oh ! que verrons-nous *alors* ? Qu'est-ce que cette vie qui n'aura pas de fin ? Dieu sera l'âme de notre âme³³...

Jésus nous a attirés ensemble, Il a mis toutes choses sous nos pieds... Nous pouvions dire avec saint Jean de la Croix : *Tout est à moi, tout est pour moi ; la terre est à moi, les cieux sont à moi, Dieu est à moi et la Mère de mon Dieu est à moi*³⁴.

Pourrait-on rêver plus de grandeur ? Oui, encore. En 1895, Thérèse se livre à l'Amour infini et Dieu lui-même devient sa sainteté³⁵.

Dans son vingt-septième *Sermon sur le Cantique des Cantiques*, saint Bernard déclare qu'on peut parler d'une certaine dimension de l'âme et il précise que la quantité de chaque âme doit être appréciée selon la mesure de charité qu'elle possède : *quantitas cujusque animæ aestimetur de mensura charitatis quam habet*³⁶. Bien avant de définir, sur son lit de mort, sa conduite spirituelle comme une petite voie d'enfance, Thérèse étant devenue toute charité, son âme est d'une grandeur qui défie nos instruments de mesure parce qu'il n'y a plus en elle de différence observable entre ses limites humaines et l'intensité infinie de l'amour qui est Dieu même.

Toute interprétation de la petite voie d'enfance spirituelle qui en ferait une méthode d'amoindrissement, une permanence de petitesse physique ou morale, un expédient de facilité à l'usage des âmes médiocres ou délibérément tièdes, est donc condamnée par la vie même de son Docteur et par le moment où cette formule se présente sur ses lèvres d'héroïque victime.

Si, pourtant, Thérèse parle de *petite voie* et d'*enfance*, c'est assurément parce qu'elle a dans l'esprit quelque réalité qui répond à ces mots. Quelle est donc, très précisément, cette idée ?

*

Petite enfant précocement conviée à la contemplation et au désir des suprêmes grandeurs spirituelles, Thérèse Martin n'a pas imaginé sa petite voie d'enfance comme une sorte de compromis destiné à concilier vaille que vaille avec des forces réduites une vocation hors de pair. Elle a fini par la découvrir, après l'avoir payée assez cher, avec la sûreté d'une révélation divine, comme la seule solution efficace au double problème que lui posèrent son appel à une grande sainteté et son office de direction spirituelle ; comme le dénouement miséricordieux de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

serait vraiment paradoxal que la petite voie d'enfance spirituelle fût une route d'imperfection ou de moindre perfection.

Thérèse, nous le savons, bien qu'elle n'ait jamais cessé de rester la petite Thérèse, a été attirée vers la vie religieuse par un sentiment très précis et très vif de la grandeur du chrétien. L'invention de la petite voie représenterait-elle, dans son itinéraire spirituel ou dans sa doctrine, la substitution de la pusillanimité à la magnanimité, du laisser-aller à l'activité intense, une diminution d'idéal après un échec à le réaliser ? Nullement. Penser que la petite voie pourrait être thérésienne dans le *farniente* et le relâchement serait une erreur totale. L'ascenseur dispense de l'échec, non de l'effort. Il rend la lutte efficace, il ne la supprime pas. Porté par Dieu, l'enfant spirituel ne cesse de combattre, mais dans l'esprit d'un enfant qui met toute sa confiance en son Père et travaille à s'appauvrir volontairement de soi-même pour s'enrichir des richesses de Dieu. Bien plus, cette prise en charge par le Seigneur n'est ni une métaphore ni une donnée d'expérience immédiate : c'est une réalité de foi. On ne voit pas les bras de Jésus. On voit les obstacles. On se sent reculer, parfois. Le découragement peut menacer... Sans jamais céder au laisser-aller, l'enfant spirituel met sa force dans le laisser-faire Jésus ; certain, en toute occurrence, qu'il est porté par Lui et que, grâce à Lui, un à un, les obstacles, tous les obstacles, seront franchis. Mais la déclaration solennelle du 17 juillet 1897 empêche toute méprise sur le caractère exact de cette promotion à la mystique :

Je sens que ma mission va commencer : ma mission de faire aimer le Bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes⁵⁹.

Pour Thérèse, au moment même où elle n'hésite plus ni à révéler le secret de sa vie spirituelle, ni à proclamer que la révélation universelle de ce secret constituera précisément sa

mission posthume, « donner sa petite voie aux âmes » cela veut dire identiquement faire aimer de tous le Bon Dieu comme elle l'aime. Or, nous savons comment elle aime le Bon Dieu, cette petite carmélite que le monde encore ignore mais qui, le 9 juin 1895, a inauguré une ère nouvelle dans l'histoire des âmes en s'offrant en victime d'holocauste à l'Amour miséricordieux, afin que Dieu lui-même s'empare de son âme et y déverse ses flots de tendresse infinie. Aimer Dieu comme Thérèse l'aime, c'est aimer Dieu par l'amour même de Dieu, c'est, au terme, faire partie de la « légion de petites âmes dignes de l'éternel amour⁶⁰ ».

*

S'il en est ainsi, si l'enfance spirituelle n'est rien d'autre, essentiellement, que l'offrande et l'abandon de l'âme aux initiatives et même à l'invasion totale de l'Amour infini, sa grandeur ne peut être mise en question, mais la difficulté s'aggrave en changeant de sens : que reste-t-il de petit, que reste-t-il d'imitable en cette voie d'enfance ; comment serait-elle encore accessible aux imparfaits, aux pécheurs ?

Ayant gravi, au prix des plus rudes efforts, la montagne du Carmel, se trouvant préparée, par l'observance la plus scrupuleuse de la plus sainte des Règles, à tous les dépassements spirituels, Thérèse ne s'abuserait-elle pas sur le caractère universel de son exemple, ou même sur la bienfaisance d'un message proposé à tous sans discernement ? Professer l'insuffisance de l'ascèse, c'est peut-être permis à qui en a épuisé les ressources ; s'enfoncer dans sa petitesse, c'est sans doute une attitude excellente pour qui reçoit du Père lumières sur son néant et assistance aussi efficace que discrète en tous ses besoins personnels ou apostoliques : mais vulgariser une telle expérience, en faire la doctrine de tous, n'est-ce pas négliger des différences bien profondes, traiter les imparfaits en parfaits, les

pécheurs en modèles de vertus, donc, pratiquement n'atteindre ni les uns ni les autres ?

Non, et ici la petite voie d'enfance spirituelle démontre sa solidité en obligeant à la pénétrer jusqu'à ses soubassements métaphysiques.

Non, elle ne néglige pas les différences. Elle respecte bien plutôt la valeur relative des êtres que met en rapport le drame du salut, par le seul fait qu'elle évite de commettre la faute si grande et quasi universelle de tout organiser pratiquement, sinon de tout concevoir, comme si, dans ce drame, l'homme était tout, Dieu rien.

Pour Thérèse, c'est l'inverse qui est vrai, et toujours vrai. Juste, imparfait ou pécheur, l'homme n'est rien : Dieu est tout. Que tous consentent à s'en laisser convaincre, et tous, où qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, sont aussitôt placés dans l'ascenseur qui les enlèvera puissamment, non seulement vers le salut, mais vers la sainteté.

*

Les imparfaits ? Mais pourquoi cette doctrine ne serait-elle pas faite pour eux ? Parce qu'ils sont imparfaits et que leur imperfection les afflige ? Ils n'ont donc pas compris la Bonne Nouvelle ! Ils ne savent pas qu'ils ne vivent plus sous l'Ancienne Loi ! Qu'ils écoutent donc les explications que donne Thérèse à sa sœur Marie, le 13 septembre 1896 :

Autrefois, les hosties pures et sans tache étaient seules agréées par le Dieu fort et puissant : pour satisfaire à la justice divine il fallait des victimes parfaites ; mais à la loi de crainte a succédé la loi d'amour ; et l'amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature ! Ce choix n'est-il pas digne de l'amour ? Oui, pour que l'amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant⁶¹.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme homogène. On ne saurait exagérer la gravité d'une telle décision. D'une seule venue, susceptible d'une description simple, cette longue période de neuf ans et demi aboutit à un certain événement, que Thérèse appelle sa « grâce de Noël » et dont l'interprétation dépend essentiellement de cette homogénéité même. Avec la mort de Madame Martin, la souffrance, inconnue jusque-là, attaque si brutalement la petite Thérèse que cet assaut introduit « désordre et bouleversement relatifs » dans « ses facultés morales ; le sentiment, la sensibilité, l'imagination se développent exagérément et prédominent sur la raison et la volonté, les obligeant à déployer une énergie inouïe pour essayer, et souvent en vain, de sortir victorieuses d'un combat aussi inégal ». Toute cette longue durée se présente donc de façon uniforme comme « la phase de la lutte âpre et obscure¹⁴ » entre facultés supérieures et facultés inférieures, et il paraît assez manifeste que la victoire est le plus souvent remportée par la triple alliance du sentiment, de la sensibilité et de l'imagination contre la coalition, encore beaucoup trop faible, de la raison et de la volonté.

Cela étant, ce qu'apporte Noël 1886, c'est enfin le rétablissement de l'équilibre par une « absolue métamorphose¹⁵ ». Cette transformation accomplie, tout est gagné. « À partir de cette heure bénie, captivée puissamment par l'unique amour de Dieu et des âmes, Thérèse se trouva entièrement dégagée d'elle-même et ne s'appartint plus en quelque sorte. » Elle fut dès lors « une âme équilibrée, harmonieuse, paisible, heureuse et magnanime¹⁶ ».

*

Tels sont les caractères intrinsèques de cette position historique. Il ne suffit pas de les dégager, il faut encore prendre garde qu'ils en entraînent un troisième, non moins inéluctable

qu'imprévu. Ce jugement, qui s'est voulu non seulement aussi objectif, mais aussi bienveillant que possible, est en réalité d'une sévérité extrême. En effet, dans une telle façon de se représenter les choses, la première rencontre de Thérèse avec la souffrance se serait soldée par un déficit psychique d'autant plus grave qu'il aurait été de plus longue durée : plus du tiers d'une si courte vie. Bien plus, l'interprétation que l'on y adopte du dénouement si favorable de cette longue crise oblige à déceler la cause permanente de ce déséquilibre persistant dans une certaine disposition morale dont on est contraint d'avouer qu'elle paraît tout autre chose qu'une vertu. Car enfin, que nous dit-on ? Ceci :

Libérée des retours sur soi-même,... notre petite Sainte avait cessé de considérer la souffrance en ce qu'elle présentait de blessant pour elle-même, cela ne comptait plus et elle ne s'y arrêta pas, car la grâce victorieuse avait rivé son attention et ses puissances à un seul objet dont rien ne pouvait plus la détacher : « Aimer Jésus et lui sauver des âmes pour qu'il soit aimé¹⁷ ».

Parlons clair. Si Thérèse Martin, la nuit de Noël 1886, est libérée de quelque chose, c'est d'une certaine façon d'accueillir la souffrance, façon qui incluait encore amourpropre et égoïsme.

*

Cette thèse est d'une importance extrême. Elle l'est plus encore qu'on ne pourrait le croire à première vue, parce qu'elle se présente à la fois comme si fidèle aux textes et si parfaitement naturelle qu'il n'est, à ma connaissance, aucun historien qui, toutes nuances personnelles respectées, ne se sente prêt à s'y rallier. L'étude si bien informée, si fouillée, si nuancée, si prudente, si admirablement équilibrée, de M. le chanoine Moreau sur le tempérament moral de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus en est une preuve irréfutable.

À vrai dire, une différence doit être ici relevée. Elle est capitale. Ce maître psychologue se garde bien d'accepter l'idée d'une longue période d'âpre lutte sans joie. Il observe avec pénétration que

Ce serait une erreur de s'imaginer, à cette époque, un enfant toujours en pleurs. Thérèse conserve entière sa vivacité de sentiments et son impressionnabilité est à elle-même, d'une certaine façon, son propre remède. Elle est plus sensible que jamais aux beautés de la nature, aux douceurs de la vie familiale. Ses récits sur la vie aux Buissonnets donnent l'impression d'une joie enfantine et pénétrante et, à certains moments, sans réserve¹⁸.

Il se hâte pourtant d'ajouter : « mais, toujours, la tristesse est “à fleur de peau” », et pour lui, comme pour l'auteur anonyme, il est littéralement vrai que

Dans cette nature si impressionnable, la mort de Mme Martin a causé une véritable perturbation et produit une sorte de rupture d'équilibre en faveur de la douleur¹⁹.

Précisons que cette « rupture d'équilibre » s'est produite au profit d'une « sensibilité excessive », ou plutôt d'une « émotivité irrésistible²⁰ » qui pèse lourdement sur « les journées les plus gaies, les plus riantes, les plus douces au cœur ». C'est une grisaille qui assombrit tout : les parties de pêche, les fêtes, et jusqu'à la première Communion elle-même²¹. Le mal vient de la première douleur. Jamais il ne guérit tout à fait, pour la raison que :

Quand la plaie du cœur commençait à se cicatriser, de nouveaux chocs douloureux venaient la rouvrir. Le plus terrible fut le départ de sa « petite mère » pour le Carmel²².

La volonté lutte, cependant, et ce n'est pas le moindre mérite de cette analyse si attentive que d'avoir montré comment pouvait se « concilier cette sorte d'infirmité sensible avec une réelle force de volonté²³ ». La volonté lutte tant et si bien que la conversion de Noël 1886 est, à très proprement parler, sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sous le coup de la surprise et de la douleur, peu de larmes, pas de confidences éplorées. Sa chère petite maman ne peut plus l'entendre : à qui parlerait-elle ? Imposé par l'accident même qui la frappe, ce silence ne l'empêche pourtant pas de sentir. Son cœur est plein de sentiments nouveaux. Comprimés dans le secret de son âme, ces sentiments sont et resteront profonds⁵⁸. En quoi consistent-ils ?

N'en ayant rien dit sur le moment même, Thérèse n'éprouve pas le besoin de s'en ouvrir dix-huit ans après. Peut-être réussirons-nous à deviner l'essentiel. Ce qui est sûr, c'est qu'il serait impossible de décrire en termes plus sobres, plus dépouillés, plus paisibles, un état d'âme où règne, en présence du spectacle le plus déchirant qu'une enfant toute vibrante d'affection puisse contempler, une plus remarquable maîtrise de soi.

Cette petite fille qui aimait si passionnément sa mère, la voici qui la voit morte et qui comprend qu'elle l'a perdue. Aussitôt, son cœur est envahi de sentiments profonds, mais ses yeux versent peu de larmes, ses lèvres ne laissent échapper aucune parole, aucun gémissement. Elle voit tout ce qu'elle veut voir. Elle entend tout ce qu'elle veut entendre. En ces événements imprévus, inédits, et qui auraient dû l'accabler, elle saisit ou devine tout. Son attitude produit sur les siens une telle impression que, bien plus tard, sa sœur aînée n'hésitera pas à déclarer sous la foi du serment :

Elle me sembla extraordinaire à ce moment de la mort de ma mère. On n'avait pas le temps de s'occuper d'elle, et elle n'essayait pas non plus d'attirer l'attention. Mais je me gardais bien de lui demander ce qu'elle pensait pour ne pas développer davantage les sentiments profonds dont elle parle⁵⁹.

L'histoire n'a pas eu même pudeur. Sans en savoir plus long que Marie Martin sur l'état d'âme de sa petite Thérèse, sans se

donner la peine de distinguer ce qui ne doit pas être confondu, elle n'a pas hésité à porter un diagnostic précis, massif, et qui semble devenu irréformable.

Nous n'avons pas besoin d'aller plus loin pour pouvoir déclarer que ce diagnostic néglige un fait essentiel et parfaitement garanti par une déclaration thérésienne non moins claire, non moins digne de foi que les autres. Lors de sa première rencontre avec la douleur morale, au moment de la mort de sa mère, la petite Thérèse a trouvé, dans les seules ressources de son âme, la force de retenir ses larmes, ses gémissements ou ses questions indiscrètes ; son cœur au lieu de se briser, s'est approfondi. Où voit-on un déséquilibre ? Où discerne-t-on une faiblesse ?

*

Pour prendre raisonnablement position sur ce problème psychologique, il nous aurait fallu vivre avec Thérèse, et non seulement observer toutes ses actions, mais avoir si bien gagné sa confiance qu'aucune de ses intentions, aucune de ses réflexions, ne nous demeurât inconnue.

Or, quoi qu'on puisse en penser, c'est ce qui n'est arrivé à personne. Dès le début de sa vie profonde, Thérèse – c'est elle-même qui nous le dit – a su garder pour elle seule ses sentiments les plus caractéristiques, les plus efficaces sur sa conduite, puisque les plus intimes. Admirable, en vérité, est la facilité avec laquelle les historiens induisent, ou même déduisent, à partir de ce qui nous reste absolument inconnu.

Mais n'exagérons pas. Si l'âme thérésienne garde jalousement son secret, Thérèse, pourtant, a parlé. Thérèse a été observée. Ses pleurs fréquents et abondants, elle n'a pu les dissimuler⁶⁰. Elle-même, d'ailleurs, a reconnu le caractère excessif, donc

désordonné, de sa sensibilité. La cause n'est-elle pas entendue ? L'histoire n'a-t-elle pas le droit de faire état de ces observations et, plus encore, de cet aveu ?

Elle a d'abord le devoir d'en faire la critique. Les témoins des larmes thérésiennes n'habitaient pas la conscience de la petite Sainte. Et devons-nous désormais croire absolument sur parole tout saint qui confesse ses déficiences ou ses péchés ?

Ne pouvant faire l'impossible, tâchons tout au moins de faire tout ce qui est à la portée de l'histoire. Et d'abord, sachons douter. Avant de prendre position, prenons le temps de lire les textes, tous les textes. En essayant de les comprendre, tout au long de leur utilisation, n'oublions jamais qu'aucune exégèse, pour attentive et pénétrante qu'elle soit, ou qu'elle ait l'illusion d'être, ne peut remplacer un contact vivant, direct, cordial et lumineux. Sachons douter même de nos interprétations spontanées. Une âme est toujours un grand mystère. Lorsqu'il s'agit d'une âme en appétit de sainteté, prise dans le travail même de sa sanctification, les critères psychologiques les plus éprouvés risquent fort d'être tous inadéquats, et le langage qui traduit les états de cette âme, de dissimuler, sous des expressions communes, des disparates fortement accusées. Qu'en est-il dans le problème qui nous occupe ?

*

En un texte trop peu remarqué, Thérèse semble bien nous introduire au mystère de ces sentiments profonds où sa sœur Marie craignait de pénétrer.

Ah ! si le Bon Dieu n'avait prodigué ses bienfaisants rayons à sa petite fleur, jamais elle n'aurait pu s'acclimater sur la terre. Encore trop faible pour supporter les pluies et les orages, il lui fallait de la chaleur, une douce rosée et des brises printanières ; ces bienfaits ne lui manquèrent pas, même sous la neige de l'épreuve⁶¹.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'on a traité du péché véniel. De grosses larmes coulent le long de ses joues. Sa physionomie exprime la douleur. On dirait, assure ce témoin oculaire, une petite *Mater dolorosa*.

« Madame, dit une élève, Thérèse pleure !

– Elle pleure parce qu'elle comprend la peine que le péché véniel fait au Bon Dieu, que serait-ce du péché mortel ? Et vous, mes enfants, qui commettez si facilement le péché !... »

La Révérende Mère qui me rapporte cette scène, gravée dans sa mémoire⁷², ajoute : « Cette scène m'ouvrit l'intelligence des choses surnaturelles et me fit comprendre la différence entre ces deux sortes de péchés. »

Cela se passait avant la première Communion de Thérèse. Une telle anecdote nous révèle un aspect essentiel de son âme et, tout à la fois, l'une des causes de ses souffrances à l'Abbaye, donc de ses larmes. Cette cause n'est pas à chercher dans l'état de ses facultés, mais dans la pénétration précoce des mystères les plus émouvants de la vie morale et dans la compassion aux souffrances du Rédempteur.

Devant les problèmes angoissants que posent certaines relations entre l'homme et Dieu, devant le Crucifix, Thérèse souffre, et, n'ayant pas de réponse qui la puisse consoler, elle pleure. Faiblesse ? Déséquilibre ?

Émotion sacrée, qui annonce et prépare les ascensions les plus sublimes, en attendant qu'elle colore de ses reflets pourpres l'offrande de la petite Thérèse aux exigences de l'universelle Rédemption.

*

Plus significative encore est l'épreuve terrible qui, du 25 mars au 13 mai 1883, de Pâques à la Pentecôte, menace à la fois et de la façon la plus grave la vie et l'intelligence de cette enfant, sûre

désormais de sa vocation. Nul n'ignore qu'il s'agit d'un assaut du démon et, finalement, d'une victoire mariale⁷³. Mais il ne semble pas que l'on ait remarqué la triple leçon qui, du point de vue limité qui est ici le nôtre, se dégage de ces faits pris dans toute leur complexité. Ce qui se passe du 25 mars au 13 mai 1883, est-il de nature à confirmer ou à infirmer le diagnostic traditionnel sur le déséquilibre thérésien ?

Déclenchée de façon brutale, soumettant la pauvre petite patiente à un régime alterné d'agitation incoercible et de dépressions où elle ressemble « à une idiote⁷⁴ », à un délire presque continu et à des hallucinations qui l'épouvantent⁷⁵, cette maladie semble faite pour produire ce déséquilibre, s'il n'existe déjà, ou, s'il existe, ainsi qu'on nous l'assure, pour l'aggraver ou même le transformer en ruine complète. Or, bien que nous soyons insuffisamment renseignés pour nous prononcer en pleine connaissance de cause, ce que nous savons nous permet de constater que tout invite l'histoire à rejeter définitivement l'idée qu'avant et après cette épreuve redoutable, Thérèse aurait souffert d'une constante faiblesse de raison et de volonté.

Un premier point, très digne d'attention, est qu'en plein délire, en pleine hallucination, Thérèse n'a jamais eu conscience que sa raison fût atteinte. Elle se déclare même sûre du contraire⁷⁶. Violence lui était faite, mais sa lucidité n'a subi aucune éclipse. Quoi qu'il en soit du diagnostic à porter sur un tel état, ce qui nous intéresse ici, c'est que Thérèse trouve une consolation à constater que, tout au long d'un accident qui l'a réduite à l'impuissance physique, sa raison, du moins, est demeurée intacte. C'est donc que la sensibilité n'avait pas coutume de la submerger, car, si cette faculté supérieure avait été affaiblie, aurait-elle gardé son exercice indépendant au fort d'une crise

qui libérait réflexes et mouvements désordonnés ? La vérité est que le mal, par moments, privait Thérèse de toute activité conforme à la raison, mais que, au moindre apaisement, son âme profonde reprenait la direction de sa vie. Le miracle du 13 mai n'est pas seulement une réponse du ciel à la confiance du père et des sœurs ; il est aussi le sourire de Marie à la fidèle prière, à la tendre dévotion de sa petite fleur qui n'a cessé de tourner vers elle sa corolle :

Dans les moments où la souffrance était moins vive, je mettais ma joie à tresser des couronnes de pâquerettes et de myosotis pour la Vierge Marie. Nous étions alors au beau mois de mai, toute la nature se parait de fleurs printanières ; seule, *la petite fleur* languissait et semblait à jamais flétrie ! Cependant elle avait un soleil auprès d'elle, et ce soleil était la statue miraculeuse de la Reine des Cieux. Souvent, bien souvent, la petite fleur tournait sa corolle vers cet Astre béni⁷⁷.

Il faut aller plus loin. En pleine maladie, aussi ferme dans ses pensées, sentiments et actions que la violence du mal le lui permet, Thérèse se sent pourtant, trop souvent, incapable de lutter victorieusement contre l'agitation qui s'empare de ses membres ou la dépression qui l'anéantit. Cette impuissance la désole. Le miracle qui l'en affranchit ne la délivre pas de cette désolation. Au contraire, peut-être, car, en lui rendant son état habituel, il lui permet de sentir plus vivement encore le regret du contraste. Ne se reconnaissant pas en cette enfant qui disait ce qu'elle ne pensait pas et faisait ce qu'elle n'aurait pas voulu faire, Thérèse craint d'avoir menti, menti au point de simuler son mal⁷⁸. D'autre part, à propos de sa vision même, des questions indiscretes lui suggèrent une crainte analogue⁷⁹. D'où une double tristesse, une peine d'âme que des confessions ordinaires n'arrivent pas à dissiper. Ces deux points resteront sensibles, le second jusqu'au pèlerinage à Notre-Dame-des-Victoires en novembre 1887, le premier jusqu'à l'intervention du P. Pichon

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ne serait-ce pas la réponse de Jésus à sa prière de première communiant ? N'est-ce pas la Force divine qui s'empare de cette humble faiblesse et la transforme en l'objet même de son amour ?

*

Le fait est que cette action de grâces marque une ligne de faîte, une ligne de partage des eaux dans la vie intérieure de Thérèse. Comment a-t-on pu traiter comme homogène la période 1877-1886 ? Voici, à n'en pas douter, une date cruciale, une péripétie décisive et d'essence mystique.

Jusqu'ici, Thérèse a souffert avec tristesse, avec peine, avec larmes. Très vertueusement, elle s'est adaptée de son mieux aux volontés divines, mais elle n'a jamais trouvé de joie à souffrir. Elle a su se résigner. Elle a même trouvé, dans l'alliance entre sa faiblesse et les consolations que lui prodiguait son milieu familial, assez de force pour continuer à vivre là où Dieu la voulait. Ce qu'elle a pu trouver de mieux sur cette voie, c'est la paix dans le discernement de sa vocation carmélitaine...

Mais voici Jésus ! Avec Lui, tout change. La souffrance n'apparaît plus comme le choc douloureux produit par des séparations imprévues : c'est la croix. La lumière sur la vie n'est plus donnée par un raisonnement probable fondé sur une expérience : c'est une certitude intime qui vient de Lui. La force de faire face ne résulte plus ni d'une tension intérieure, ni d'un appui extérieur, mais de sa présence même. Enfin, chose prodigieuse, c'est au moment où cette certitude de la croix, en soi terrifiante, lui est infusée, que cette âme si tendre, si sensible aux moindres contrariétés, se dilate pour recevoir les plus abondantes consolations.

En vérité, que manque-t-il pour parler de « conversion »,

puisque tout change ; et de conversion essentiellement surnaturelle, puisque c'est sous l'action immédiate d'une grâce eucharistique que Thérèse passe de la peur de la souffrance au vif désir de la croix ; et de conversion opérée sous une touche mystique, puisque cette brusque révolution intérieure, déclenchée en opposition avec ce que les probabilités humaines et les sentiments les plus intimes de Thérèse permettaient de prévoir, consiste en une triple infusion de lumière, de désir enflammé, d'ineffables grâces consolatrices ?

Il ne manque rien, pas même la réponse de l'âme à ces prévenances de la grâce. Avertie, éclairée, consolée, Thérèse ne se refuse pas à ces perspectives redoutables. Dieu l'oriente vers la souffrance : la souffrance devient son attrait. Dieu lui présente la croix : elle trouve des charmes à ce qui, hier encore, l'effrayait.

Sans doute, cette convertie à la souffrance est encore incapable d'analyser cette impression nouvelle. Si on lui demandait d'expliquer pourquoi la souffrance lui devient aimable, elle serait un peu embarrassée pour dire clairement tout ce qu'elle sent. Le fait, pourtant, est là. Ce qui lui paraissait repoussant l'attire. Ce qui déchirait son cœur la ravit. Comme elle le déclare elle-même en une phrase décisive :

Jusqu'alors, j'avais souffert sans aimer la souffrance ; depuis ce jour, je sentis pour elle un véritable amour³.

*

Où sommes-nous ? Que se passe-t-il, et quelle est donc cette enfant ? On nous dit qu'à cette date, il ne s'est rien produit de nouveau sur la trajectoire uniforme qui relie 1877 à 1886. On affirme qu'entre ces deux dates, cette petite fille souffre d'un déséquilibre chronique entre raison, volonté et sensibilité...

La réalité est tellement différente qu'elle dicte inévitablement une question dont il suffit qu'on ait à la poser pour que le schéma devenu trop vite traditionnel ne puisse plus dissimuler qu'il souffre, lui, d'une extraordinaire fragilité.

Cette question, la voici : puisque, avant la fin de 1884, Thérèse a été favorisée d'une telle conversion, que pourra donc lui apporter de plus la grâce de Noël 1886, et pourquoi attend-elle cette dernière date pour se juger convertie ?

*

Dès que l'on se décide à prendre Thérèse telle que ses textes nous la font connaître, sa douzième année n'est pas révolue que cette petite fille présente à l'analyse psychologique un état d'âme trop complexe pour qu'il soit permis de le classer sous des rubriques simplistes, et d'une nature assez clairement définissable pour que tous les jugements portés sur cette période doivent être radicalement révisés. Se contenter, pour déterminer son caractère, d'observer son comportement extérieur, serait trahir gravement la vérité que son témoignage permet d'atteindre.

Le moment essentiel d'une analyse correcte est la prise en considération de ce témoignage même. Or, il résulte précisément de ce que Thérèse peut nous dire sur ses dispositions intérieures que cette fillette, dont nous savons déjà qu'elle souffre – si l'on peut dire ! – d'un certain déséquilibre au profit de ses puissances contemplatives, reçoit soudain un afflux massif de lumière et de tendances orientées. Son avenir s'éclaire à son regard intérieur. Une promesse divine l'assure qu'au chemin de sa vie des croix nombreuses seront plantées. Son destin, le voilà fixé : c'est de souffrir. Rien ne permet d'affirmer qu'elle l'aurait pressenti auparavant. Tout donne à penser qu'elle trouvait plutôt dans la souffrance un motif de ne pas s'acclimater ici-bas et de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

effort de volonté pour « terrasser » la sensibilité, était, à le bien comprendre, le fruit de dix années de lutte¹⁷ ; ou bien qu'il fallait désarticuler l'épisode raconté par Thérèse, afin d'isoler chacun des actes proprement thérésiens qu'il comporte et de montrer par là à quel point c'est bien Thérèse elle-même qui a remporté, par sa correspondance à la grâce, toute une série de victoires¹⁸.

Rien, en toutes ces exégèses trop bienveillantes, qui n'aille directement contre les déclarations les plus formelles de Thérèse ou contre les suggestions les plus pressantes de son texte. En sa conversion, nulle action personnelle proprement dite : rien que sa « bonne volonté ».

Sans doute, empressons-nous de l'avouer, il s'en faut de beaucoup que son récit réponde aux curiosités de l'historien au point de lui dicter une interprétation immédiatement certaine et qui soit capable de s'imposer à tous par son évidence. Pour peu qu'on le lise jusqu'au bout, on doit constater que ses dernières lignes ouvrent soudain des perspectives si amples, si disproportionnées avec l'anecdote menue qui, seule, d'ordinaire, retient l'attention des commentateurs, que l'on ne peut s'empêcher d'hésiter devant le rapport qui les relie. Mais il n'est pas impossible de surmonter cette hésitation, et il suffit de le faire en suivant de très près le texte lui-même, pour que toute cette scène prenne des dimensions nouvelles et que l'on comprenne enfin qu'il s'agit vraiment d'une « conversion ».

*

Tel que nous le présente l'*Histoire d'une âme*, le récit de la « grâce de Noël » surprend par la disproportion qui y éclate entre sa conclusion et ce qui paraît en constituer l'essentiel. Mais, pour que tout reprenne une cohésion satisfaisante, pour

qu'une exégèse complète soit possible, il suffit de rattacher ces lignes finales à celles qui précèdent la charmante évocation de la scène nocturne aux Buissonnets. Ce raccord accompli, les perspectives s'élargissent, et tout se passe comme si les exégèses que je viens d'écarter s'avéraient vicieuses en ceci que, déplaçant le point d'application précis de la grâce dont Thérèse proclame l'efficacité incomparable, elles limitent à un seul de ses effets une initiative divine beaucoup plus généreuse, parce qu'en réalité polymorphe.

Nous allons vérifier cette impression mais un fait est d'ores et déjà tout à fait certain. C'est contre le sentiment même de Thérèse que ces façons de voir établissent une continuité arbitraire entre des efforts vertueux demeurés toujours impuissants et une transformation subite que ces efforts avaient pu, peut-être, en un sens, mériter, mais non, au plein sens du terme, préparer. Quelle que soit leur diversité, elles constituent toutes une revendication de l'ascèse contre le caractère essentiellement mystique de la grâce que Thérèse décrit. Serrons ce texte d'assez près pour tâcher de prendre parti, en connaissance de cause, entre Thérèse elle-même et ses exégètes ascétisants.

Toutes les interprétations qui s'écartent de la position thérésienne pure présentent le caractère commun d'identifier l'action de Jésus avec l'anecdote même des Buissonnets. Pour tous ces historiens, l'action personnelle de Jésus, dont Thérèse proclame avec force qu'elle seule a pu être efficace, coïncide rigoureusement avec le refoulement des larmes, la descente rapide vers le champ de bataille, le passage immédiat et triomphal du choc émotif à la joie, non seulement rayonnante, mais communicative. C'est très précisément à cette victoire en trois temps que se réduit, à leur sens, toute l'intervention divine.

Ils ont beau jeu, dès lors, à revendiquer les droits de la liberté thérésienne, de l'action thérésienne propre, des préparations thérésiennes considérées en elles-mêmes, bref à rappeler l'existence d'une certaine ascèse préalable, et son efficacité.

Mais s'il est un point que ce récit permette de tirer hors de toute discussion, c'est bien la certitude que telles ne sont pas les perspectives authentiques. Se méprenant sur le rapport d'éléments essentiels, l'histoire a soigneusement confondu ce que Thérèse avait parfaitement distingué. En tout ce contexte, le fait capital est celui-ci : lorsqu'elle reçoit le coup dont Céline a la conviction qu'elle ne pourra le supporter, la petite Thérèse est déjà transformée. Rien de mieux établi, car, au moment où Céline lui conseille de prendre le temps qu'il lui faudra pour surmonter son émotion, Thérèse constate qu'aucun délai ne lui est nécessaire. Pourquoi ? Parce que, à ce moment précis, elle sentirait qu'elle change sous l'épreuve et que Jésus est en train de fortifier son cœur ? Non. Parce que, dit-elle, « Thérèse *n'était plus* la même... Jésus *avait changé* son cœur¹⁹ ».

Si l'on veut respecter le texte thérésien, on ne doit donc négliger à aucun prix de se représenter les événements de cette nuit mémorable selon un certain ordre, un ordre qui importe grandement à l'interprétation correcte de cette conversion. Cette précaution prise, il devient tout à fait évident que la grâce dont Thérèse fait hommage à Jésus ne coïncide pas avec la victoire des Buissonnets. Elle l'englobe, elle l'explique, mais elle lui est antérieure et la dépasse de toutes parts.

À quel moment la placer, et en quoi consiste-t-elle ?

*

Peut-être est-il plus facile de répondre à la deuxième question qu'à la première. En effet, si l'on prend ce texte en sa totalité et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son intelligence de la souffrance et à augmenter son empressement à l'accepter, mais, faute de déclaration expresse de sa part, gardons-nous de reconstruire son itinéraire spirituel à coups de probabilités.

Ce qui est tout à fait sûr, c'est que cette grâce si rare est survenue dans un contexte psychologique aimanté vers la souffrance et soulevé d'un intense désir du ciel sous une influence que nous connaissons bien maintenant, et dont on ne risque certes pas d'exagérer l'importance.

À l'époque même où le Crucifié se fait son pédagogue, Thérèse se nourrit avec enthousiasme d'un livre dont elle n'a jamais dissimulé qu'elle lui devait beaucoup, mais dont l'histoire a mis un demi-siècle à préciser la nature et les mérites. La lecture des conférences de l'abbé Arminjon plonge son « âme dans un bonheur qui n'est pas de la terre⁴ ». Son admiration est si vive qu'elle ne peut s'empêcher d'en copier plusieurs passages qui répondent de façon particulièrement heureuse et directe aux questions que se pose son esprit, alors avide de science, aux désirs qui soulèvent de plus en plus son âme vers le ciel.

Un mois environ avant sa grâce de juillet, elle lit, admire, transcrit et date de sa main, en quatre pages, une partie fort importante de la septième conférence sur *la béatitude éternelle et la vision surnaturelle de Dieu*⁵. C'est ce texte qu'elle visera implicitement, en 1895, lorsqu'elle écrira dans l'*Histoire d'une âme* :

Je pressentais déjà ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment ; et, voyant ces récompenses éternelles si disproportionnées avec les légers sacrifices de cette vie, je voulais aimer, aimer Jésus avec passion, lui donner mille marques de tendresse pendant que je le pouvais encore⁶.

Un tel aveu nous aide à mieux comprendre l'empressement avec lequel Thérèse s'appliquera à étancher la soif du Crucifié,

mais les lignes mêmes auxquelles il se réfère sont de nature à éclairer très utilement l'histoire sur l'esprit de ce zèle apostolique et la place qu'il entend ouvrir à la souffrance.

Dans ces lignes que j'ai déjà citées⁷, l'éloquent prédicateur de Chambéry s'était élevé au pathétique le plus sublime en brochant, avec une sobriété qui ne manquait pas de puissance, le tableau contrasté des souffrances des saints et de leurs récompenses célestes. Tels qu'il se les représentait, les saints étaient ces héros de la charité sans limite qui, non contents de faire au Seigneur « l'hommage et la donation totale de leur repos », « eussent désiré dans leur poitrine mille cœurs pour les consumer d'inextinguibles ardeurs, posséder mille corps, afin de les livrer au martyre, comme des hosties sans cesse renaissantes ». Et son Dieu était un Dieu « reconnaissant », un Dieu qui, « au don que les saints *lui avaient* fait d'eux-mêmes », ne pouvait « répondre autrement qu'en *se* donnant *lui-même*, sans restriction et mesure », un Dieu qui, au moment de proclamer cette loi de réciprocité inscrite dans les exigences mêmes de sa magnanimité infinie, éprouvait une sorte de satisfaction lyrique à voir enfin venue l'heure de son intervention et ne pouvait s'empêcher de s'écrier, face à cette armée d'âmes héroïques en instance de béatitude : « *Maintenant, mon tour !*⁸ »

*

Cette prodigieuse clameur divine, qui doit marquer le retournement éternel des responsabilités et la communication aux élus de la substance même de Dieu, elle pénètre si profondément l'âme de Thérèse que ces trois mots deviennent, avec le *Sitio* du Calvaire et le *Donne-moi à boire* de la Samaritaine, le leitmotiv de sa vie intérieure, le stimulant de toutes ses générosités, le motif exprès de son empressement à

accueillir, à rechercher la souffrance. Avec Céline, elle la répète ardemment à la fenêtre du Belvédère⁹ ; elle y reviendra plusieurs fois en des textes inédits où s'exprime toute sa pensée.

Une fois cette découverte faite, Thérèse possède le mot de la grande énigme que pose aux humains, et tout particulièrement aux fidèles serviteurs de Dieu, leur inévitable souffrance. Deux phases divisent désormais à ses yeux la totalité de la vie humaine : la phase terrestre, la phase céleste. La dernière est tout entière ordonnée par la volonté rémunératrice de Dieu ; mais, justement, le *tour* de Dieu ne commence qu'avec le ciel. La terre est donnée à l'homme pour qu'il multiplie les actes de fidélité à Dieu, les sacrifices, les larmes, à tel point que l'heure puisse légitimement venir où Dieu lui rende, à sa façon, la monnaie de sa pièce en s'écriant : *Maintenant, mon tour !*

Toute la question est de savoir si l'on saura comprendre et accepter le moyen qu'il nous offre de préparer cette divine et éternelle réponse : la souffrance.

C'est ce que Thérèse expliquera un peu plus tard à Céline, le lundi 23 juillet 1888, à quinze ans et demi, après trois mois de séjour au Carmel. Et elle ne pourra le lui expliquer sans faire intervenir la notion capitale de salut des âmes impliquée en cette conception même de l'épreuve et de la douleur :

Céline, ne crains rien, Il n'est pas loin, il est là tout près qui nous regarde, qui nous *mendie* cette tristesse, cette agonie... Il en a besoin pour les âmes ; pour notre âme ; il veut nous donner une si belle récompense, ses ambitions pour nous sont si grandes ! Mais comment dira-t-il : « Mon tour ! » si le nôtre n'est venu, si nous ne lui avons rien donné ! Hélas ! Il lui en coûte de nous abreuver de tristesses, mais il sait que c'est l'unique moyen de nous préparer à *le connaître comme il se connaît, à devenir des dieux nous-mêmes*. Oh ! quelle destinée ! Que notre âme est grande !¹⁰

Par amour de Jésus crucifié, se donner tout entière au salut des âmes, accueillir chacune des épreuves ou amertumes que lui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sacré : son père, ses affections spirituelles, les charmes et les suavités de sa présence sensible, tout est atteint, sans réserve et sans retard.

Cette âme, qui n'a cessé, depuis l'éveil précoce de sa raison, de tendre toutes ses énergies vers sa patrie céleste et de déployer tous ses efforts pour mériter le ciel à une multitude de pécheurs repentants, il la fait cheminer tout d'abord par un tunnel bien sombre où des doutes lancinants viennent souvent l'importuner, et puis, à l'heure décisive où son vœu le plus cher semble devoir s'accomplir sans retard, il la laisse tenailler pendant de longs mois par les tentations les plus insidieuses contre la foi et contre l'espérance.

Cet être entier, qui s'est consacré à la Vie pour être à son service une hostie de rédemption et qui, sans hésiter, entend se vouer, par sa contemplation même, aux requêtes les plus urgentes de l'apostolat et des missions lointaines, il ne le défend ni contre la maladie, ni contre la mort à vingt-quatre ans.

Les croix qu'elle a demandées, Thérèse les obtient, surabondamment ; ou plutôt, c'est une vie intégralement crucifiée que lui offre son petit Jésus, et c'est dans la parfaite joie de son acceptation souriante que triomphe l'héroïsme de son pur amour et que s'inscrit, en lettres de feu, la plus universelle, la plus bienfaisante de ses leçons.

*

Pour que sa vie religieuse ne la déconcertât point par la somme de déconvenues qui l'y attendaient, il fallait vraiment que la petite Thérèse sût l'aborder sans aucune illusion³⁰. Dresser l'inventaire de ce que les profanes pourraient appeler ses mécomptes nous entraînerait beaucoup trop loin. Pour évaluer d'un coup d'œil ses progrès dans la souffrance et voir s'ouvrir

devant nous la route royale où va désormais cheminer sans relâche la petite épouse du Crucifié, rappelons seulement ceux qui surgirent aussitôt après sa victoire.

À peine introduite en ce Carmel où elle sait, par Dieu lui-même, que Dieu l'appelle, Thérèse cesse d'entendre la voix de Dieu, d'éprouver sa force, de sentir sa douceur.

Avide de direction et d'affection surnaturelle, elle ne trouve guère chez la Mère Prieure, en qui elle reconnaît l'autorité même de Dieu, qu'incompréhension et sévérité.

Et son père, son Roi chéri, qu'elle aime et vénère comme un saint, elle le perd plus cruellement que s'il avait quitté cette terre : la paralysie l'immobilise loin d'elle, sa belle intelligence sombre dans la nuit.

C'est la Croix d'où, naguère, elle voyait ruisseler le Sang rédempteur. Elle l'a aimée. Elle devient sienne. Serait-elle trop lourde pour ces épaules de quinze ans ?

La réponse jaillit en un cri d'allégresse qui s'inscrit, dès 1888, sur le marbre, en lettres d'or : *Sit nomen Domini benedictum !*³¹ » Qu'il soit béni, le nom de ce Seigneur qui n'a pas déçu l'espoir de cette clairvoyante fiancée ! Béni, et pourquoi ?

Parce que Thérèse n'a pas besoin d'attendre davantage pour comprendre à fond le prix de la souffrance. C'est dès octobre 1888 qu'elle écrit à Céline ces lignes inspirées :

Quand on pense que si le Bon Dieu nous donnait l'univers tout entier, avec tous ses trésors, cela ne serait pas comparable à la plus légère souffrance !³²

La plus légère ? Que dire de la plus lourde ?

Lorsqu'elle peindra ses armoiries, à la fin de l'*Histoire d'une âme*, Thérèse inscrira sous la rubrique : Notre grande richesse » la date où son père était entré au Bon Sauveur de Caen³³. Peu de

temps auparavant, elle s'était expliquée de la façon la plus claire sur ce paradoxe qui heurte si violemment tant d'âmes délicates :

Plus tard, dans les cieux, nous aimerons à nous entretenir de ces jours sombres de l'exil. Oui, les trois années du martyre de notre père me paraissent les plus aimables, les plus fructueuses de notre vie, je ne les échangerais pas pour les plus sublimes extases ; et mon cœur, en présence de ce trésor inestimable, s'écrie dans sa reconnaissance : « *Soyez béni, mon Dieu, pour ces années de grâces que nous avons passées dans les maux.* » Ô ma Mère bien-aimée, qu'elle fut précieuse et *douce* notre croix si *amère*, puisque de tous nos cœurs ne se sont échappés que des soupirs d'amour et de reconnaissance ! Nous ne marchions plus, nous courions, nous volions dans les sentiers de la perfection³⁴.

Lourde ou légère, la souffrance est toujours un signe de prédilection : Dieu ne le donne qu'à ses amis de choix³⁵. Quels amis de choix que ces jeunes filles généreuses dont l'idéal tient désormais en deux mots : « Sauver les âmes et prier pour les prêtres ! »

Telle étant la fin, aucune hésitation n'est possible sur les moyens :

Lorsqu'on veut atteindre un but, il faut en prendre les moyens, et Jésus m'ayant fait comprendre qu'il me donnerait des âmes par la croix, plus je rencontrais de croix, plus mon attrait pour la souffrance augmentait. Pendant cinq années, cette voie fut la mienne ; mais j'étais seule à la connaître. Voilà justement la fleur ignorée que je voulais offrir à Jésus, cette fleur dont le parfum ne s'exhale que du côté des cieux³⁶.

Serait-il possible d'aborder avec plus de lucidité une vie toute pénétrée de mystère ? Mais aussi, pourrait-on apporter empressement plus magnanime à accepter la loi suprême de la Rédemption ? Pendant cinq ans, Thérèse court seule sur cette voie ignorée de tous et qui n'est qu'un long chemin de croix.

Ces années vont de 1888 à 1893, de son entrée au Carmel jusqu'à l'élection de sa sœur Pauline comme prieure. Ce sont les années où la jeune carmélite échappe le plus à l'histoire, car ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

p. 318). Date rectifiée par documentation du carmel de Lisieux. (LT 57, CG I, p. 386).

43 *Lettre LVIII, de mars 1889, à Céline* (cf. *Histoire d'une âme*, p. 319). (LT 83, 5 mars 1889, p. 464).

44 *Lettre LII, du 6 ou 7 janvier 1889, à Sœur Marie du Sacré-Cœur*. (Cf. LT 75, 6 ou 7 janvier 1889, CG I, p. 430).

45 Documentation du carmel de Lisieux.

46 Cf. *Histoire d'une âme*, p. 324-325, et P. PIAT, *Histoire d'une famille*, p. 328-329.

47 *Lettre LXIII, à Céline, du 4 avril 1889*. (Cf. LT 87, p. 474).

48 *Lettre LXXXVIII, du 18 juillet 1890, à Céline* ; cf. *Histoire d'une âme*, p. 325. (LT 108, CG I, p. 540).

49 Et à plus forte raison, de faire passer avant l'évocation de la Sainte Face le souvenir de la vision qu'elle eut dans son enfance : un vieillard à la tête voilée dans le jardin des Buissonnets. D'après le R. P. PIAT, *Histoire d'une famille*, p. 327 : « Le jour où M. Martin fut frappé, elle revécut, cette fois dans un atroce réalisme, l'image naguère entrevue. » Le rappel de cette vision aurait précédé le rapprochement consolant avec la Sainte Face : « Puis, la perspective s'élargissant, le rapprochement s'imposa à elle, impérieux, obsédant, entre ce père si bon, si digne, si saint, marchant silencieux, ployé sous le faix, et le Juste par excellence découronné de sa gloire, les joues tuméfiées, le front maculé, devenu semblable à un lépreux. » Par ses *Souvenirs inédits*, THÉRÈSE nous garantit que cette interprétation est trop vraisemblable pour être vraie. En réalité, c'est l'inverse qui s'est produit. C'est l'analogie si consolante avec la Sainte Face qui s'est présentée dès l'abord à son esprit, et plusieurs années seulement après que le souvenir de la vision fut inopinément réveillé : « Cette vision avait un sens qui devait m'être révélé un jour. Ce jour s'est fait longtemps attendre ; mais après 14 ans, le Bon Dieu lui-même déchira le voile mystérieux. » Comme elle date elle-même, un peu plus haut, cette vision de quinze ans avant la date où elle écrit, c'est-à-dire de 1880, c'est seulement en 1894 que l'intelligence lui en fut donnée.

50 Is 53,1-2.

51 Cf. Is 63,3.

52 *Novissima Verba*, p. 119. (DE 5.8.9., p. 1079).

53 Is 63, 5.

54 Is 53, 3.

55 *Lettre LXXXVIII, du 18 juillet 1890, à Céline, dans l'Histoire d'une âme*, p. 324-325. (LT 108, CG I, p. 539).

56 Cf. plus haut p. 155.

57 Cf. *Prière au Père céleste*, dans *l'Histoire d'une âme*, p. 309. (Cf. Pri 15, p. 971).

58 *Cantique à la Sainte Face*, dans *l'Histoire d'une âme*, p. 385. (*Mon Ciel ici-bas*, PN 20, p. 684).

59 *Consécration à la Sainte Face*, dans *l'Histoire d'une âme*, p. 308-309. (Pri 12, p. 969). Ce texte est très important. Certainement daté du 6 août 1896, et très probablement du courant de cette même année, cette consécration n'a pas été composée par Thérèse pour tout le noviciat, mais pour elle-même, pour Sœur Geneviève et pour Sœur Marie de la Trinité seulement, parce qu'elles étaient toutes trois *de la Sainte Face*.

60 *Vivre d'amour*, dans *l'Histoire d'une âme*, p. 383. (PN 17, strophe 11, p. 669).

61 C'est la date exacte de *Vivre d'amour* ; cf. *Novissima Verba*, p. 118-119 : « Ce jour-là, en allant au réfectoire après l'examen (c'est-à-dire à 11 h 7), je venais de composer la strophe :

Vivre d'amour, c'est essuyer la Face,

C'est implorer des pécheurs le pardon...

Je la lui ai répétée, en passant, avec beaucoup d'amour... En la regardant, j'ai pleuré d'amour. » (Cf. DE 5.8.7., p. 1079).

12. La notion thérésienne de la souffrance

Du 21 février 1893 au 30 septembre 1897

Lorsqu'une âme comme celle de Thérèse fait de la Sainte Face sa « patrie », les conséquences les plus graves, précisément du point de vue de ses rapports avec la souffrance, se produisent comme inévitablement. C'est ce qui devient clair chez Thérèse, au moins à partir de 1893.

Avant cette date, les textes sont trop rares pour permettre de distinguer en toute sûreté les étapes dont nous sentons bien qu'elle a dû les parcourir. Avec cette date, sa vie intérieure subit manifestement l'une de ces inflexions dont l'histoire a pris l'habitude de ne pas se soucier et qui, pourtant, sont aussi dignes d'attention pour qui veut simplement retracer l'itinéraire spirituel de cette âme royale que pour le théologien qui se propose de réfléchir sur les résultats de ses fidélités à la grâce et sur les leçons qui peuvent en découler pour la science de la mystique et la conduite des âmes.

Le lundi 20 février 1893, il est vrai, aurait pu devenir funeste à la sainte religieuse qui, depuis cinq ans, ne cesse d'avancer seule, mais avec une sûreté et un héroïsme toujours grandissants, sur la voie de l'holocauste spirituel intégral, holocauste consistant à suivre simplement la Règle, en offrant silencieusement le plus possible de sacrifices sur l'autel invisible, mais si souvent sanglant, de son amour.

Ce jour-là, soudain, ses conditions de vie changent complètement. À la place de la Mère Marie de Gonzague, qui l'a formée sans douceur, sa sœur Pauline, sa « petite mère » est élue prieure. Bientôt, par une marque d'estime et de confiance tout à fait extraordinaires, la nouvelle prieure charge Sœur Thérèse de la formation des novices. Simultanément, le talent d'exprimer en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par saint Jean de la Croix.

Au moment où Thérèse constate, sans regrets, que le désir de la souffrance n'existe plus dans son cœur, elle est offerte, depuis six ou sept mois, en victime d'holocauste à l'Amour miséricordieux. Depuis le 9 juin 1895, elle aspire à vivre et à mourir en martyr de l'amour de Dieu. Nous savons qu'elle conçoit ce martyr comme une consommation de tout son être par une opération divine qui libère, à son profit, et fasse déborder en son âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en Dieu. Malgré les erreurs qui sont trop fréquemment commises sur ce point capital, il est donc manifeste qu'aucune relation nécessaire n'existe entre cette oblation, ce martyr, cette consommation, et la souffrance. L'âme qui s'offre ainsi à Dieu ne vise nullement, par cette offrande, un régime quelconque de souffrance ou d'épreuves. Elle ne le fait pas, parce qu'elle ne peut absolument pas le faire. Elle ne peut le faire, précisément parce que cette offrande est ce qu'elle est, c'est-à-dire un transfert complet de la créature au Créateur. Quoi qu'on puisse en penser, en effet, et quoi que l'expression choisie puisse trop facilement suggérer, l'*holocauste* n'est pas l'incinération, nécessairement douloureuse et annihilante, de l'être humain qui s'offre en victime, mais la destruction complète, dans cet être humain, de tout ce qui s'y opposerait à la libre expansion de l'Amour miséricordieux. La décision de s'offrir ainsi en victime coïncide donc avec la résolution de demander l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu, et l'on voit immédiatement comment cette décision, cette résolution, transcendent le désir de la souffrance, comme tout autre désir particulier et antérieur à la manifestation des libres initiatives de l'Amour infini, mais n'excluent pas l'amour de la souffrance, lorsque c'est la souffrance que veut donner l'Amour.

*

Impossible, semble-t-il, d'aller plus loin. On parle souvent de la simplicité thérésienne. Rien de mieux, mais la place-t-on bien toujours où elle est ?

Elle n'est pas du tout dans une simplification appauvrissante des problèmes spirituels par méconnaissance de leurs données réelles ou parti pris de réduction à des solutions élémentaires, mais dans la singulière maîtrise d'un génie qui, s'il ne réalise pas d'emblée cette mise au point définitive, finit toujours par s'installer au centre des problèmes et découvrir le principe qui commande toutes les avenues de la question.

Ici, on ne saurait dissimuler qu'en parvenant à la notion d'*abandon* qui est son dernier mot sur le problème de la souffrance et de l'amour, Thérèse intègre et porte à leur perfection, sans rien sacrifier de leur valeur respective, les éléments qui déjà s'étaient préparés en elle, et paraît bien dépasser par le fait même les solutions les plus élaborées qu'on ne peut comparer à la sienne sans les trouver partielles, systématiques, inadéquates à la réalité.

Ceux qui, comme Louis Chardon, établissent une relation immédiate et nécessaire entre le progrès dans la grâce et le penchant à la croix¹⁸, ne pourraient manquer de réagir contre cette abolition du désir de la souffrance dans une âme qui parvient à la dernière étape de sa perfection. Mieux vaudrait convenir que, quelle que soit la noblesse d'une telle conception, elle reste unilatérale et asservit les opérations divines les plus hautes à une direction systématique qui contraint la liberté souveraine du Tout-Puissant.

L'*abandon* thérésien respecte beaucoup mieux toutes les données du problème. Il reconnaît à la croix sa valeur hors de pair, mais il se garde bien de substituer aucun moyen, fût-ce le

plus parfait, à ce qui reste le premier et dernier principe de tout l'ordre créé : l'infiniment libre volonté de Dieu. Si Dieu donne la croix à Thérèse, Thérèse aime la croix et ne désire pas en être délivrée. Si Dieu donne à Thérèse la joie, la vie sans souffrance, l'avant-goût du ciel, Thérèse aime cette joie comme divine et non moins rédemptrice que la souffrance, puisqu'elle la reçoit avec un même amour.

C'est dans cette direction qu'il semble à première vue qu'elle pourrait s'accorder avec son Père saint Jean de la Croix. Pour le Docteur de *la Montée du Carmel* et de *la Vive Flamme d'Amour*, pour le commentateur du *Cantique Spirituel*, la phase ultime du progrès de l'âme est un état qui défie toute description, parce que « c'est le Seigneur lui-même qui se communique à l'âme par une gloire admirable qui la transforme en lui¹⁹ ». Mais c'est trop pour Thérèse. Sans doute, les plus grandes précisions seraient requises pour définir cet état avec autant de correction que de brièveté, mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il paraît conçu par le grand théoricien de la mystique comme un au-delà de l'épreuve spirituelle. Lorsque la volonté « est identifiée par amour avec cette flamme dévorante » qu'est l'Esprit Saint²⁰, l'âme, ayant franchi les étapes de la *Montée du Carmel* et de la *Nuit Obscure*, peut s'adresser à « cette flamme qui lui est maintenant si douce », alors qu'elle « était pour elle autrefois une cruelle souffrance », et lui dire :

Ô divine flamme, non seulement vous n'êtes plus obscure comme auparavant, mais vous êtes la divine lumière de mon entendement, par laquelle je puis vous contempler ; non seulement vous ne faites plus défaillir ma faiblesse, mais vous êtes, au contraire, la force de ma volonté, avec laquelle je puis vous aimer et jouir de vous, étant toute transformée en vous par l'amour divin ; non seulement vous n'êtes plus un sujet de peine et d'affliction pour mon âme, mais vous en êtes la gloire, les délices et la dilatation. En sorte que l'on peut m'appliquer maintenant ces paroles des Cantiques : *Quelle est-elle celle-ci qui s'élève du désert, comblée de*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lassent jamais, jusqu'au jour éternel où leur petit mais si précieux flambeau s'éteindra dans l'éclat triomphal de la divinité.

C'est donc éclairée, guidée, soutenue par la Très Sainte Vierge, telle qu'elle aime à se la représenter, que Thérèse s'avance vers ses derniers instants. Impossible, dès lors, d'en douter : c'est bien la divine Mère dont le sourire, naguère, l'a rappelée à la vie qui prépare l'enfant de sa maternelle tendresse au *fiat* sublime que nous venons de recueillir sur ses lèvres brûlantes comme le dernier mot de son amour.

*

Le dernier ? Non, car il reste à mourir, et Thérèse, comme tous les chrétiens, a appris de l'Évangile qu'il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime⁵⁹. Quel écho singulier cette maxime a éveillé dans son cœur !

Donner sa vie pour son Jésus, c'est chez elle un vieux rêve auquel son pèlerinage à Rome a beaucoup contribué à donner la forme d'une aspiration incoercible au martyre. Nous ne savons au juste à quel moment elle a pensé pour la première fois qu'elle ne pourrait mieux prouver son amour au bon Dieu qu'en mourant pour lui, mais nous pouvons fixer avec une précision remarquable le jour où elle a demandé la grâce du martyre, et où elle éprouva la certitude d'être exaucée. C'était le lundi 14 novembre 1887⁶⁰.

Ce jour-là, Thérèse visitait, avec Céline les monuments situés « hors les murs ». Voici ce qui se passa en elle au moment où, toutes les barrières franchies, elle baisa le sol du Colisée :

Mon cœur battait bien fort lorsque j'approchai mes lèvres de la poussière empourprée du sang des premiers chrétiens. Je demandai la grâce d'être aussi martyr pour Jésus, et je sentis au fond de mon âme que j'étais exaucée⁶¹.

Quelle prière ! Quelle assurance ! Ainsi orientée, jamais Thérèse n'est revenue en arrière. Sûre d'être exaucée, jamais elle n'a rétracté cette prière ; bien plus, elle n'a cessé de la renouveler. Le jour même de sa profession, elle porte sur son cœur un billet où sont inscrites ses demandes personnelles. Au centre, celle-ci :

Jésus ! que pour vous je meure martyr ; donnez-moi le martyr du cœur ou celui du corps. Ah ! plutôt donnez-les moi tous les deux⁶².

Des mots ? Nullement. La pure réalité. De soi, Thérèse le sait – c'est une des rares notions dont elle se reconnaisse expressément redevable aux théologiens⁶³ –, la vie religieuse est un martyr, un long témoignage d'amour. Elle la prend donc en toute sa rigueur, afin de ne diminuer en rien ce caractère qui lui est particulièrement cher. Toutes ses souffrances acceptées et aimées à cette fin, deviennent des éléments fort importants de ce martyr quotidien.

Mais qu'est cela pour un tel amour ? Puisque, malgré les menaces de persécution, les événements ne se décident pas à le satisfaire, que Dieu s'en charge ! C'est pourquoi l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux stipule de la façon la plus formelle : « Qu'ainsi je devienne martyr de votre amour, ô mon Dieu⁶⁴. » Que Dieu s'en charge, car ce désir dévore sa chère petite épouse dans sa cellule du Carmel :

Ah ! par-dessus tout, je voudrais le martyr. La martyr ! voilà le rêve de ma jeunesse : ce rêve a grandi avec moi dans ma petite cellule du Carmel⁶⁵...

Il va se réaliser, mais se réaliser, si l'on peut s'exprimer ainsi, « à la Thérèse », c'est-à-dire d'une façon qui n'offre pâture ni aux outrances de l'imagination ni aux emballements chevaleresques, sans rien de sensationnel ou d'exorbitant, par une voie tout intérieure, dont l'extraordinaire grandeur soit faite,

simplement, de l'héroïsme d'une très pure charité.

*

Pour rendre ce rêve réalisable tout en maintenant Thérèse sur la *Petite voie* qui doit faire d'elle un modèle pour tous, pour lui accorder la grâce du martyr sans lui permettre d'affronter les persécuteurs ni de verser son sang, l'Esprit Saint la conduit peu à peu à rapprocher, puis à confondre, deux notions distinctes dont la conjonction a dû la réjouir comme une découverte libératrice. Peut-on assigner à cette découverte une date précise ? Je n'oserais encore l'affirmer. Le fait est que, dès le début de 1895, elle est accomplie. Le 26 février, en effet, nous la trouvons inscrite dans ce poème aux quinze strophes particulièrement inspirées où Thérèse expose son programme de vie. *Vivre d'amour*, c'est participer si étroitement à la vie même de Jésus⁶⁶ qu'on ne puisse rêver vie religieuse plus clairvoyante et plus stable. Cette vie inclut, à titre tout à fait essentiel, la mort, une mort d'amour qui soit un véritable martyr, le martyr même que Thérèse ambitionne de souffrir :

T'aimer, Jésus, quelle perte féconde !

Tous mes parfums sont à toi sans retour.

Je veux chanter en sortant de ce monde :

Je meurs d'amour !

Mourir d'amour, c'est un bien doux martyr,

Et c'est celui que je voudrais souffrir.

Ô Chérubins ! accordez votre lyre,

Car, je le sens, mon exil va finir...

Dard enflammé, consume-moi sans trêve,

Blesse mon cœur en ce triste séjour.

Divin Jésus, réalise mon rêve :

Mourir d'amour !

Mourir d'amour, voilà mon espérance !⁶⁷ (...)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

évangélique qui s'épanouira bientôt en abandon. Greffant la notion de tristesse sur la notion de souffrance, elle forme la notion complexe et pacifiante de « souffrance véritable ». Rattachant cette idée libératrice à l'exemple de Celui qui a su véritablement souffrir, elle détourne toutes les âmes éprouvées de l'analyse de leur multiple misère, pour les unir à la souffrance rédemptrice de Celui qui, même lorsqu'il veut les laisser *par terre*, ne cesse de porter leur faiblesse et de répondre à leur amour :

Ne croyons pas pouvoir aimer sans souffrir, sans souffrir beaucoup. Notre pauvre nature est là et elle n'y est pas pour rien. C'est notre richesse, notre gagne-pain ! Elle est si précieuse que Jésus est venu sur la terre exprès pour la posséder. Souffrons avec amertume, c'est-à-dire sans courage !... « Jésus a souffert avec *tristesse* ; sans tristesse est-ce que l'âme souffrirait ? » Et nous voudrions souffrir généreusement, grandement !... Céline !... quelle illusion !... Nous voudrions ne jamais tomber ? – Qu'importe, mon Jésus, si je tombe à chaque instant, *je vois* par là ma faiblesse et c'est pour moi un grand gain. *Vous voyez* par là ce que je puis faire et maintenant vous serez plus tenté de me porter entre vos bras... Si vous ne le faites pas, c'est que cela vous plaît de me voir *par terre*... alors je ne vais pas m'inquiéter, mais toujours je tendrai vers vous des bras suppliants et pleins d'amour ! Je ne puis croire que vous m'abandonniez : « Les saints, lorsqu'ils étaient aux pieds de notre-Seigneur, c'est *alors* qu'ils rencontraient leur croix... » Céline chérie, *doux écho de mon âme* ! si tu connaissais ma misère⁷⁹...

Plus tard, lorsqu'à force de souffrir, à force de supplier, Thérèse aura dépassé de beaucoup cette étape préalable pour s'établir dans l'abandon, elle en rappellera volontiers la nécessité et les lois aux âmes que ce rappel peut éclairer :

Rappelez-vous ces paroles du Père : « Les Martyrs ont souffert avec joie et le Roi des martyrs a souffert avec tristesse. » Oui, Jésus a dit : « Mon Père, éloignez de moi ce calice !⁸⁰ »

Il est bien consolant de penser que Jésus, le *Dieu Fort*, a connu nos *faiblesses*, qu'il a tremblé à la vue du calice amer, ce calice qu'autrefois il avait si ardemment désiré de boire⁸¹...

*

C'est à tous, aujourd'hui, qu'elle a mission d'enseigner ces vérités fondamentales. À son école, il n'est plus de place ni pour la suffisance présomptueuse, ni pour la fausse grandeur de vertus sans grâce, ni, bien moins encore, pour le découragement ou le désespoir. Même si l'on reste, provisoirement ou définitivement, incapable de faire d'une souffrance excessive son véritable bonheur, on garde – et c'est l'essentiel – la pacifiante certitude que le Dieu Fort lui-même a tremblé.

Mais, tenaillées par la souffrance sur la Petite Voie de la confiance et de l'abandon, les petites âmes n'auront-elles vraiment, pour soutenir leur courage, que la possibilité d'évoquer cette souffrance divine et de tendre sans cesse vers le divin Souffrant « des bras suppliants et pleins d'amour ? »

Non, car le dernier mot de la doctrine thérésienne n'est pas dans la résignation à demeurer *par terre*, mais dans la certitude que la souffrance est, de soi, l'amorce de divines et éternelles exaltations :

Un jour viendra où les ombres disparaîtront ; alors, il ne restera plus que la joie et l'ivresse⁸²...

L'enseignement de Thérèse rejoint ici son exemple. Sa charité ne lui permet pas de se considérer comme une exception. Quiconque participera à son humiliation communiera à ses grandeurs. Les secrets d'amour de son Bien-Aimé, c'est à toutes les âmes qu'elle veut les faire connaître⁸³. Le plus grand, n'est-ce pas celui que l'Aigle a révélé à son petit oiseau ? Pleinement consciente de toutes ses faiblesses, que la « chétive créature » s'abandonne donc à l'aile qui seule pourra la porter. Bientôt – quel enivrant prodige ! – la victime consumée par l'Amour resplendira au sein de l'adorable Trinité.

Tel fut le destin de Thérèse. Toutes proportions gardées, tel

sera, elle l'affirme, le sort de toute âme qui saura s'abandonner « avec une entière confiance à la miséricorde infinie ».

Tel est le prix de la souffrance reçue avec humilité, portée avec abandon, transfigurée par l'amour.

*

P.S. – Après avoir relu ce chapitre sur épreuves, le R. P. GABRIEL de SAINTE MARIE-MADELEINE o.c.d. (qui vient de donner dans la *Rivista di vita spirituale* de septembre 1947 (t. I, fasc. 3, p. 259-291), un substantiel article intitulé *Vita e morte di amore*, dont la seconde partie, *La morte di amore*, p. 281-291, s'accorde pour l'essentiel avec mon interprétation de la mort thérésienne), a bien voulu me faire part d'observations très pénétrantes qui m'ont suggéré d'utiles retouches et m'amènent à préciser les points suivants :

1° Le parallèle esquissé plus haut entre saint Jean de la Croix et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne porte pas précisément sur la doctrine sanjuaniste telle que saint Jean de la Croix lui-même la vivait et l'enseignait ou telle que l'on peut la retrouver dans les éditions et traductions critiques, mais sur la doctrine que sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus trouvait inscrite en la traduction dont elle pouvait disposer. C'est pourquoi je ne cite jamais que cette traduction, dans l'exemplaire même du carmel de Lisieux qui contient, reliés en un seul volume, le t. I de la *Traduction nouvelle faite sur l'édition de Séville de 1702, publiée par les soins des Carmélites de Paris*, Paris CH. Douniol et C^{ie}, 1875, in-12 de xiv-416 pages (*Lettres* du P. Berthier et *Cantique spirituel entre l'âme et Jésus-Christ son époux*, strophes I-XXIX), et le t. II, 379 pages (*Cantique spirituel*, str. XXX-XL, *La vive flamme d'amour*, et deux *Sermons* de Mgr Landriot, archevêque de Reims, prêchés à ses carmélites les 24 novembre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il ne peut prétendre tout expliquer et que, d'ailleurs, de nombreux concurrents se présentent.

Inévitablement, on pense à l'enfance spirituelle, ou à l'amour, ou aux promesses fameuses : « Je veux passer mon ciel »... ; mais chacun de ces aspects est partiel, aucun n'épuise la réalité complexe de l'âme thérésienne.

Dire : l'esprit de Thérèse se confond avec la petite voie d'enfance spirituelle, c'est tout à la fois aller très loin dans sa doctrine et la mutiler, car c'est oublier que cette notion, relativement tardive, laisse dans l'ombre, du moins en sa formule même, l'amour avec son double caractère d'intensité et de totalité, la passion pour l'apostolat, l'héroïsme des vertus, et bien d'autres traits fort notables.

Dire : l'esprit de Thérèse doit être cherché dans son amour de Dieu, et en fournir pour preuve son exclamation enthousiaste : « Ma vocation, c'est l'amour ! », c'est assurément indiquer une direction fondamentale et retenir une déclaration essentielle, mais c'est tout de même simplifier Thérèse plus qu'il n'est permis de le faire, puisqu'une telle réduction ne mettrait en relief ni l'enfance spirituelle, ni l'inspiration co-rédemptrice, ni l'irrésistible appel à l'apostolat, sans parler des points d'appui métaphysiques dont nos analyses nous ont montré l'importance et la profondeur.

On pourrait multiplier les exemples. Pareille accumulation nous retarderait sans profit. Je crois la preuve faite que la souple diversité de Thérèse répugne à se laisser enfermer en une formule, fût-ce l'une des plus saisissantes qui soient tombées de sa plume.

Je proposerai donc de renoncer à une simplification excessive qui ne pourrait aller sans mutilation, et de retenir, comme constitutives de l'esprit thérésien, plusieurs déclarations plutôt

qu'une. J'ai déjà si longuement insisté sur l'amour, que je n'y reviendrai pas, et, pour ne pas retomber dans une poussière de textes qui éparpillerait l'attention, tâchons d'en discerner trois ou quatre qui soient assez brefs pour avoir l'allure d'une maxime, assez compréhensifs pour servir de centre à une multitude d'autres, assez lourds de doctrine pour jouer le rôle de pivots et de points lumineux éclairant tout le reste.

Vous pourrez vous livrer pour votre part à cette recherche : il n'en est pas de plus instructive. Les textes que vous choisirez vous paraîtront sans doute meilleurs que les miens. Voici, pourtant, ceux qu'il me semble opportun de signaler à votre attention, parce qu'ils risqueraient de passer inaperçus, et parce qu'ils me paraissent capables, par leur rapprochement, de donner une idée très exacte de Thérèse en supportant tout le détail de sa vie et de ses jugements.

*

« *Tout est grâce.* »

Le 5 juin 1897, Thérèse déclare à Mère Agnès :

Si vous me trouviez morte, un matin, n'ayez pas de peine ; c'est que papa le Bon Dieu serait venu tout simplement me chercher. Sans doute, c'est une grande grâce de recevoir les Sacrements, mais, quand le Bon Dieu ne le permet pas, c'est bien quand même... Tout est grâce !²

En son extrême simplicité, ce jugement exprime à merveille la justification doctrinale d'une sainte indifférence qui touche à l'ordre même du salut, mais il dépasse de beaucoup les circonstances concrètes qui le conditionnent immédiatement. C'est toute son expérience, toute sa doctrine, toutes ses dispositions intimes que Thérèse concentre en ces trois mots qui sont le fruit de ses trois vertus théologiques portées jusqu'à l'héroïsme, de sa sagesse parvenue à sa perfection, de son esprit d'enfance qui ne peut douter un seul instant de l'ineffable

bienveillance du Père, et où s'alimente, inépuisablement, toute sa surnaturelle joie.

Au point où Thérèse en est arrivée, après avoir repassé, pour les raconter en son autobiographie, tous les événements de sa vie, toutes ses espérances, toutes ses décisions prises par pur amour du Sauveur, toutes ses épreuves si crucifiantes, et alors qu'elle aboutit à la double catastrophe de la maladie incurable et de la tentation qui la plonge dans la nuit, alors qu'elle prévoit comme possible une mort subite qui la frustre, elle, religieuse, des derniers sacrements de sa Mère l'Église, portant son regard sur tout cet ensemble où les ombres, pour d'autres yeux, pourraient paraître si accusées, c'est de toute son âme qu'elle adhère sans réserve à tout ce processus vital, et à ses accidents les plus manifestes, par la profession de foi qui, en de telles circonstances, n'est autre chose qu'un admirable consentement au martyre : tout est grâce !

Tout est don gracieux du Père adorable ; bien plus, tout est œuvre directe de son infailible amour. Tout : cette vie entière, qui n'est qu'un tissu de miséricordes ; cette innocence conservée, qui n'est qu'une masse de péchés remis d'avance par prévenance infiniment paternelle ; cette vocation, qui est le don tout à fait gratuit de Jésus à une petite fleur qu'il a voulu transplanter, sa corolle à peine entrouverte, sur la montagne du Carmel³ ; cette assurance de sainteté, qui est inspirée par Celui qui est la Vertu, la Sainteté même, et qui ne sera pas déçue parce que Dieu même, se contentant des faibles efforts de son enfant, l'élèvera jusqu'à Lui, la couvrira de ses mérites et la fera sainte⁴ ; cette grande souffrance familiale, la maladie et la mort de son père, qui est la faveur dont Jésus la comble, la mine d'or à exploiter par son amour⁵ ; son oraison, réduite aux limites d'une humble méditation, mais où Dieu lui-même opère dans le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Collection *Carmel Vivant*

Étudier l'histoire de l'Ordre, scruter la vie des saints du Carmel, guider dans la lecture de leurs écrits : tel est le propos de cette collection, témoignant du dynamisme de la spiritualité carmélitaine pour nos vies, que nous soyons laïcs ou consacrés.

- . *Anne de Jésus – Écrits et Documents*, Fortes Antonio, 2001
- . *Sur le Chemin de Perfection avec Thérèse d'Avila*, Alvarez Tomas, 2019²
- . *Mme Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*, Bonnichon Philippe, 2002
- . *Entrer dans le Château intérieur*, Alvarez Tomas, 2004
- . *Marchons ensemble Seigneur ! Femmes à la suite du Christ au Carmel*, Collectif, 2004 (épuisé)
- . *L'Enfant-Jésus au Carmel. Histoire et spiritualité*, Giovanna della Croce, 2005
- . *Jean d'Avila, le Saint Curé d'Espagne*, Jimenez Duque Baldomero, 2005
- . *La Règle du Carmel*, Sterckx Dominique, 2006
- . *Tenir haut l'Esprit. Père Jacques de Jésus*, Province de Paris des carmes, 2007
- 0. *Élisabeth de la Trinité. Fascinée par Dieu*, Collectif, 2007 (épuisé)
- 1. *Vie mystique de Mère Maravillas de Jésus*, Jimenez Duque Baldomero, 2008
- 2. « *L'amour quand il est grand...* » – *Études sur sainte Thérèse d'Avila*, Baudry Joseph, 2009
- 3. *L'influence de Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux*,

- Renault Emmanuel, 2009
4. *Trouver le mystique qui est en vous. Le Carmel pour tous aujourd'hui*, Wilkinson Peggy, 2010
 5. *Traité de l'Oraison Mentale, d'après sainte Thérèse d'Avila*, Thomas de Jésus, 2010
 6. *Laïcs et Conseils évangéliques*, Sicari Antonio-Maria, 2010
 7. *L'abandon à Dieu, un chemin de paix, à l'école de la Petite Thérèse*, Guibert Joël, 2010
 8. *Lettres de la Bse Marie de Jésus-Crucifié*, Carmel du Saint Enfant-Jésus, 2011
 9. *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, Louise de la Miséricorde, 2011 (e-book seulement)
 0. *L'union d'amour à Dieu avec Jean de la Croix*, Marchand Jean-Yves, 2011
 1. *Cette maison est un ciel*, Huet Marie-Laurent, 2011 (e-book seulement)
 2. *Aux sources du Carmel*, Baudry Joseph, 2012
 3. *En chemin avec Thérèse d'Avila. Commentaire du Chemin de perfection*, Perrier Luc-Marie, 2013
 4. *Appelés à la vie avec Thérèse d'Avila*, Alvarez Tomas, 2014
 5. *Dieu est joie infinie. Études sur sainte Thérèse des Andes*, de Lassus Alain-Marie, 2014
 6. *Toucher le ciel. Itinéraire spirituel avec Thérèse d'Avila à travers le Livre des Demeures*, Mas Arrondo Antonio, 2015
 7. *L'impact de Dieu. Itinéraire spirituel avec saint Jean de la Croix*, Matthew Iain, 2015
 8. *Histoire du Carmel thérésien*, Ortega Pedro, 2016
 9. *Élisabeth de la Trinité. La logique de la foi*, Sicari Antonio-Maria, 2016
 0. *De fleurs et d'émeraudes. Commentaire littéraire du Cantique spirituel de Jean de la Croix*, Bordes Juliette, 2017

1. *Un temps supérieur à l'espace. La vie cloîtrée selon Thérèse d'Avila*, Rivière Lucie, 2018 (e-book seulement)
2. *Tu es Maison de Dieu. Introduction à Élisabeth de la Trinité*, Perrier Luc-Marie, 2018
3. *La Montée du Mont Carmel*, Jean de la Croix, avec un guide de lecture par Huguenin Marie-Joseph, 2018
4. *Réalisme thérésien en temps de crise. Les lettres de 1576-1579*, Almansa Calero Julio, 2018
5. *Edith Stein. La grâce devant soi. Philosophie de la conversion*, Aucante Vincent, 2019
7. *Le don de soi jusqu'au bout. Père Jacques de Jésus*, Golay Didier-Marie (dir.), 2020
8. *Qui nous fera voir le bonheur ? Textes du Père Hermann Cohen (Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement)* présentés par Morgain Stéphane-Marie, 2020
9. *Que rien ne te trouble ! Résonances coraniques d'un poème thérésien*, Jullien de Pommerol Patrice, 2020
0. *Le Père Hermann. Un converti de l'Eucharistie au XIX^e siècle*, Collectif, 2021
1. *Correspondance générale (1835-1871)*, Hermann Cohen (Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement), présentation par Morgain Stéphane-Marie, 2022

Collection *Petit Carmel Vivant*

Série Edith Stein :

- . *Edith Stein, disciple et maîtresse de vie spirituelle*, Dobhan Ulrich, Payne Steven, Körner Richard, 2004
- . *Avec Edith Stein, découvrir le Carmel français*, Rastoin Cécile, Golay Didier-Marie, 2005

Série Petite Thérèse :

- . *La sainte de la confiance. Neuf jours de méditation avec Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Boldizar Marton Marcel, 2009
- . *Le visage et le voile. Les Poésies de Thérèse de Lisieux*, Bordes Juliette, 2009
- . *Une famille sainte. Thérèse de Lisieux et ses parents*, Sicari Antonio, 2010

Série Élisabeth de la Trinité :

- . *Enraciné dans le Christ*, Févotte Patrick-Marie, 2007 (épuisé)
- . *Louange de gloire. Élisabeth de la Trinité*, Févotte Patrick-Marie, 2007

Série XVII^e siècle :

- . *Gaston de Renty*, Chiron Yves, 2012 (e-book seulement)
- . *Renaître à la vraie liberté avec le cardinal de Bérulle*, Pouliquen Tanguy-Marie, 2012 (e-book seulement)

Vous pouvez consulter
notre catalogue complet sur notre site
www.editionsducarmel.com
et vous inscrire à notre newsletter